

FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®



BALLON D'OR
Essien, du Ghana
au danois



REPORTAGE
De Rossi se donne
pour Ostie

SUR LE TERRAIN
AVEC...
Isco, un 10
en liberté

VILLE DE FOOT
Le Caire, morne
sur le Nil

N° 3 956

JUILLET 2025

ENTRETIEN

“JE SUIS
À LA TABLE
DES MEILLEURS
ATTAQUANTS
DU MONDE”

Viktor Gyökeres



L'ÉQUIPE

france•tv

présentent



DEMAIN LE SPORT

*Tables rondes, masterclasses
et ateliers*

sur le thème du **"nouveau souffle"**

Mardi 7 octobre 2025

**Maison de la Radio
et de la Musique, Paris**

Imaginons, ensemble, **l'avenir du sport.**

en partenariat avec **matmut** 

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE **L'ÉQUIPE**

DIRECTION, ADMINISTRATION,
RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE

Société par actions simplifiée
Siège social: 40-42, quai du
Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Francis Magois
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel,
Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE
ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312



Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



I WILL SURVIVE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

En ce 12 juillet, date mémorable, le Ballon d'Or va se reposer un peu. On aura l'occasion d'en reparler très vite avec les listes de nommés le 7 août et cette cérémonie avancée au 22 septembre pour mieux coller au calendrier de la longue saison qui s'achève par la finale de la Coupe du monde des clubs. Cette nouvelle compétition, imparfaite mais qui aura connu son lot de surprises et d'émotions, est venue se surajouter à la nouvelle formule de la Ligue des champions, une sorte de Superligue qui ne dit pas son nom. Dans ce paysage écrasant, il reste de moins en moins de place à notre Ligue 1, qui a le double désavantage d'avoir de mauvais scénaristes puisque c'est la seule série dont le public connaît la fin. Et, jusqu'ici, de mauvais producteurs, qui ont réussi à la rendre invisible la saison dernière. Pas idéal pour raconter une histoire quand, en plus, certains de ses personnages emblématiques, de Bordeaux à Saint-Étienne, en passant par Lyon, peuvent disparaître d'une saison à l'autre.

Mais, malgré les erreurs de gestion financière, sportive (ou les deux), malgré les problèmes récurrents de diffuseurs ou le manque de suspense pour le titre de champion, on va replonger en août, curieux de voir Paul Pogba à Monaco, le retour d'Olivier Giroud à Lille, le nouveau derby entre le Paris-SG et le Paris FC ou cet OM enfin stable. On va sûrement encore vibrer pour des maintiens improbables et la lutte pour les places européennes. La fidélité du supporter français pour son Championnat est la perfusion qui le garde encore en vie, quand sa gouvernance au sens large, des instances à certains présidents, l'a mis en danger. Dans le reportage au Caire à lire dans ce numéro, ce supporter d'Al-Ahly chambre son rival Zamalek: "Ils vont finir comme les Girondins de Bordeaux!" Derrière la vitrine du PSG, voilà quand même un motif d'espoir pour toutes les victimes des errements du foot français. En Égypte, on se souvient encore que les Girondins existent. ♦

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :

- Chez votre marchand de journaux
- Par abonnement, rendez-vous sur www.lequipe.fr/go/francefootball

Sommaire

ZONE MIXTE

- 6 Instantané**
L'adieu à Diogo Jota
- 8 Mon projet**
Timothé Nkaka, un travail de sape

À L'AFFICHE

- 10 Entretien**
Viktor Gyökeres : "On m'a peut-être sous-estimé"
- 20 Data zone**
Yamal en mode majeur
- 22 Reportage**
Daniele De Rossi se donne pour Ostie
- 30 Autoportrait**
Lucy Bronze : "Je me suis sentie incomprise"
- 36 Reportage**
Les fans LGBTQ face à Trump
- 42 Sur le terrain avec...**
Isco : "Le numéro 10 est en voie de disparition"

TEMPS ADDITIONNEL

- 48 Ville de foot**
Le Caire, morne sur le Nil
- 56 Tendances**
Le filon en or des maillots portés

BALLON D'OR

- 58 Sur les traces de...**
Michael Essien, grand frère du Nord
- 65 Paroles de juré**
Danilo Diaz : "Un cauchemar de voir le Chili dernier"
- 66 Pas trop cliché**
Desailly, calme Marcel...





RÉVÉLATION DES NOMMÉS
7 AOÛT 2025



ZONE MIXTE
Instantané

L'ADIEU À JOTA

Liverpool, inconsolable, a perdu pour toujours son numéro 20, Diogo Jota, mort accidentellement au volant de sa voiture avec son frère André Silva le 3 juillet. Le Portugais de 28 ans avait fait vibrer Anfield pendant cinq saisons. De quoi marquer les esprits et les cœurs des Scousers, venus en masse lui rendre un dernier hommage.

Peter Byrne/PA Images/Icon Sport







UN TRAVAIL DE SAPE

Deuxième meilleur buteur de L2 cette saison, Timothé Nkada développe HDV, sa marque de vêtements. Amoureux de la mode, l'attaquant de Rodez habille écolo et fashion.

Par Tom Bertin, à Saint-Denis. Photos Roberto Frankenberg/L'Équipe

Sur le terrain, Timothé Nkada n'est pas du genre à faire dans la dentelle. En dehors, il fait dans la couture. Le buteur de Rodez, décisif à vingt et une reprises en Ligue 2 cette dernière saison (17 buts, 4 passes), voit sa carrière décoller au même rythme que sa marque de vêtements. Créée en 2019, HDV (acronyme d'Hygiène de vie)

a depuis deux ans et demi sa boutique dans le centre-ville de Rennes, où l'attaquant a été formé de 2014 à 2019. "On est très contents du développement de la marque ! À terme, le projet est d'être connu partout en France. C'est un travail de longue haleine, on gagne du terrain petit à petit." L'histoire d'HDV a écrit ses premières lignes il y a presque six ans, à la signature de son premier contrat pro à Reims. "Je mûrissais cette idée dans ma tête depuis deux, trois ans. J'attendais de passer pro pour la lancer, car une bonne marque écoresponsable, ça coûte cher. Je voulais éviter

d'avoir une pression financière pour privilégier la qualité du vêtement", dévoile celui qui a conçu de A à Z sa première collection. Par leur style, ses pièces "semi haut de gamme" qu'il vêt fièrement tentent de "s'affranchir de l'image de marque de footeurs". Son concept ? "Un mélange de mon côté écolo et de mon côté fashion", résume-t-il, en touchant sa boucle d'oreille. Son enseigne "streetwear" au logo en forme de pot de miel valorise au maximum le circuit court : "On produit au Portugal et sur certaines pièces on fait du 100 % made in France dans nos ateliers rennais. On essaye de faire le plus local possible sur toutes les étapes de production."

Une inspiration puisée au Danemark

Comme au foot, "Tim", 25 ans, carbure à la passion. "Depuis petit, j'ai toujours aimé la sape, être bien habillé, créatif dans mes tenues... Je suis au quotidien les marques qui bossent bien", confie-t-il, en mentionnant Stockholm Surfboard Club, Aimé Leon Dore ou encore Marché Noir. L'attaquant au crâne rasé, passé par Aalborg au Danemark et le FC Koper en Slovénie, a puisé une partie de son inspiration dans les pays nordiques. Si, là-bas, la mode n'est "pas très colorée", elle n'en a pas moins impressionné le footballeur. "Au Danemark, j'ai pris une claque ! Tu peux voir des mamans avec des pantalons larges qui tombent sur leur paire de chaussures. J'ai vraiment kiffé la façon dont ils s'habillent, la coupe de leurs vêtements... Les marques y sont très avant-gardistes." Diplômé d'un BTS Gestion d'Unités Commerciales, ce fan de NBA adore sa double casquette. Le week-end ? Il marque. La semaine, sa marque. "C'est mon projet coup de cœur. Au club, tout le monde sait que j'ai HDV. Mes coéquipiers ont déjà commandé des pièces. C'est ma bouffée d'oxygène, ça me permet de sortir la tête du foot", sourit l'entrepreneur. L'ex-international français des moins de 20 ans délègue néanmoins le gros du travail à ses sept salariés, mais téléphone quotidiennement à son associé. "Je m'occupe de tout, assure Enzo Jamoteau, le gestionnaire. Tim valide les grosses décisions. On lui laisse son énergie pour le foot en priorité. HDV, ça vient après." Si ces deux activités ne se chevauchent pas, elles s'influencent. "Plus ça va marcher pour moi dans le foot, plus la marque gagnera en visibilité. Et plus on aura de moyens, aussi", ambitionne le natif de Lille, qui rêve de faire ses débuts en sélection camerounaise, le pays d'origine de son père. Avec un maillot sur le dos ou un hoodie, Nkada garde le même objectif : "Continuer à évoluer, comme un Pokémon." 🟢



Créée en 2019, la marque HDV, acronyme d'hygiène de vie, emploie aujourd'hui sept salariés et a ouvert une boutique à Rennes depuis deux ans et demi. Un développement qui fait la fierté de Timothé Nkada, tout autant que les vêtements écoresponsables que sa société commercialise. "C'est mon projet coup de cœur. C'est ma bouffée d'oxygène, ça me permet de sortir la tête du football", confie celui qui ambitionne un jour de porter le maillot de la sélection camerounaise, le pays de son père.





VIKTOR GYÖKERES

“ON M’A PEUT-ÊTRE SOUS-ESTIMÉ”

Meilleur buteur européen de la saison avec 63 buts en club et en sélection, la machine à marquer suédoise s’est révélée sur le tard. Pour sa première longue interview, à 27 ans, l’attaquant masqué assure pouvoir tenir, voire augmenter la cadence.

Par
Tom Bertin, à Lisbonne (Portugal)

Photos
Frankie et Nikki/L’Équipe

À L'AFFICHE
Viktor Gyökeres





Le Suédois a joué à l'IFK Aspudden-Tellus, le club de son quartier, jusqu'à l'âge de 15 ans. Il y a notamment été entraîné par son père.



Viktor Einar Gyökeres

27 ans. Né le 4 juin 1998 à Stockholm (Suède).
1,89 m ; 90 kg. Attaquant. International suédois
(26 sélections, 15 buts).

Parcours

IF Brommapojkarna (2013-2018), Brighton & Hove Albion (janvier 2018-2021), FC Sankt Pauli (2019-2020, prêt), Swansea City (octobre 2020-janvier 2021, prêt), Coventry City (janvier 2021, prêt, puis 2021-2023), Sporting Portugal (depuis juillet 2023).

Palmarès

Championnat du Portugal 2024 et 2025 ; Coupe du Portugal 2025 ; Championnat de D2 suédoise 2017.

“Vous étiez encore méconnu à 25 ans, à une époque où les futures stars sont repérées très tôt. Comment expliquez-vous cette anomalie ?

La clé, c'était de recommencer à jouer comme quand j'étais enfant. Jeune, on ne se prend pas la tête avec les détails, on veut juste jouer au foot et prendre du plaisir. Au début de ma carrière, je me paraisais l'esprit. En arrêtant de trop réfléchir sur le terrain, j'ai rendu mon football plus direct et instinctif. Cette obsession du but, que j'ai toujours eue, est à nouveau l'essence de mon jeu. Je ne pense à rien d'autre qu'à marquer et à gagner, ça change tout.

Enfant, étiez-vous déjà un buteur ?

Depuis que j'ai commencé le foot. Mon idole absolue, c'était Zlatan (*Ibrahimovic*), le plus grand joueur de Suède. Ici, nous

l'admirions tous, on était à fond devant chacun de ses matches. Il m'a énormément inspiré. Comme lui, j'ai toujours beaucoup marqué. J'adorais entendre les filets trembler. Le premier but dont je me souviens, c'était lors d'un tournoi à Stockholm, j'étais très, très jeune. On jouait à cinq contre cinq sur un terrain qui n'était ni de l'herbe ni du gazon artificiel, presque du sable. C'est là que j'ai réussi ma première lucarne. Un kif.

Quel genre d'enfance avez-vous connu à Stockholm ?

J'ai grandi au rythme du football. À partir de mes 10 ans, on m'a mis en école de foot (*une sorte de sport-études*). Tous les gars de ma classe jouaient aussi, on passait notre temps avec un ballon dans la cour de récréation. On essayait aussi de bien travailler à l'école, mes parents m'ont toujours dit que c'était important. Même si, pour être honnête, ça n'a jamais été mon objectif principal.

Pourquoi avoir joué à l'IFK Aspudden-Tellus, le club de votre quartier, jusqu'à vos 15 ans ?

Quand tu es le meilleur d'une petite équipe, tu as beaucoup plus de responsabili-

tés. Tu dois porter les tiens, faire la différence par toi-même. Dans les académies des grands clubs, tu évolues avec plein d'autres super joueurs, tu peux te reposer sur eux. Et vu que tu joues dans les meilleures équipes du pays, les adversaires te challengent un peu moins. Ça m'a construit différemment des autres, ça a fait de moi le joueur que je suis aujourd'hui.

Stefan, votre père, y a été votre entraîneur. Votre amour du football vient-il de lui ?

C'est lui, avec ma mère, qui m'a inscrit dans une équipe de football à 6 ou 7 ans. La première fois, je n'avais pas du tout aimé l'expérience. Je ne me sentais pas à l'aise, j'étais petit et il y avait beaucoup trop de nouvelles personnes. Mais ils m'ont emmené à nouveau à l'entraînement. La deuxième fois, j'ai tenu bon, puis j'y ai passé les huit années suivantes. Mon père m'a entraîné quelque temps. Lui aussi a joué au foot, même si ce n'était pas à haut niveau. On a parfois eu quelques disputes, après des matches où je n'avais pas été aussi bon que je le voulais. (*Il sourit.*) Ça a été une expérience extraordinaire de l'avoir comme coach, et très amusante aussi. Aujourd'hui encore, il m'aide beaucoup.

“Au début, je me paraisais l'esprit. Puis j'ai recommencé à jouer comme quand j'étais enfant”

“Après trois prêts, faire enfin vraiment partie d’un club, cela a tout changé. Je ressentais les choses différemment”

À 19 ans, vous rejoignez Brighton, en Angleterre, pour un bilan de trois prêts en trois ans et demi, aucune apparition en Premier League... Comment avez-vous vécu cette période ?

Je n’ai vraiment pas l’impression d’y avoir passé autant de temps. C’était la première fois que je m’éloignais de chez moi, que je découvrais une culture différente, tout était nouveau. Je ne jouais pas, ou alors ailier gauche. On m’a donné du temps de jeu en FA Cup et en Coupe de la Ligue, mais je n’ai pas été assez bon pour percer là-bas (8 apparitions pour 1 but). C’est le football. Pour bien jouer, il faut être dans un bon environnement. À ce moment-là, ce n’était pas mon cas. Donc on m’a prêté à Sankt Pauli (Deuxième Division allemande), puis à Swansea et à Coventry (D2 anglaise). J’ai pas mal vadrouillé. C’étaient de belles années, mais j’ai eu mon lot de moments difficiles.

Avez-vous l’impression d’avoir perdu du temps ?

Non, car cette expérience me sert encore beaucoup. Ça m’a fait grandir comme joueur et comme personne. Même si à l’époque je voulais jouer en Premier League, j’ai appris plein d’autres choses. J’ai compris que tout ne se passe pas toujours comme on le souhaite, qu’on ne joue pas forcément toutes les minutes de chaque match, qu’on a parfois des périodes de disette... J’ai connu pas mal de moments où je ne performais pas. Je m’en voulais, c’était dur. Avec le temps, j’ai accepté. J’ai arrêté de penser, comme le ferait un enfant, que c’était la fin du monde.

À cette époque, quelles ambitions aviez-vous ?

J’ai toujours vu les choses en grand. Mais quand rien ne vous réussit, vous vous remettez en question et vos ambitions

avec. Mon parcours m’a appris que, même dans les moments difficiles, il faut garder ses rêves d’enfant. Continuer à travailler, à avancer sans ralentir, et penser au jour le jour car le futur est trop incertain.

La preuve, tout a changé pour vous à l’été 2021. Vous signez définitivement à Coventry et vous enchaînez les buts. C’était quoi, le déclic ?

Après trois prêts, faire enfin vraiment partie d’un club, cela a tout changé. Je ressentais les choses différemment, je suis arrivé en pré-saison avec un autre état d’esprit. Même si mon prêt n’avait pas été une franche réussite (19 matches de Championship, 3 buts), j’ai senti que le club me voulait réellement. J’avais besoin de ça. L’entraîneur a voulu me conserver car il a vu quelque chose en moi. Je voulais lui montrer, à lui comme au club, qu’ils ne s’étaient pas trompés. ●●●

Viktor Gyökeres, ici face à l’Azerbaïdjan en novembre 2024, compte 26 sélections avec l’équipe nationale suédoise, qui n’était présente ni au dernier Euro ni à la dernière Coupe du monde.



Le super-héros suédois sort de deux saisons hors du commun, avec 109 buts et 31 passes décisives en 114 matches, club et sélection confondus.



... La différence, c'était votre confiance en vous ?

Pour un 9, c'est primordial. C'est même ce qu'il y a de plus important. Quand vous êtes en confiance, vous n'avez même pas à réfléchir à l'endroit où vous allez glisser le ballon, à la surface de pied que vous allez utiliser. Tout vient naturellement. Et ça fonctionne.

On lit sur certains sites de statistiques que vous êtes ambidextre, est-ce vrai ?

(Rires.) Non, non. Je ne suis pas comme (Ousmane) Dembélé. Je suis droitier. Mais, bien sûr, je peux utiliser mon pied gauche quand le jeu le demande. De plus en plus, d'ailleurs. Ça m'aide énormément dans la surface. Il faut agir vite, c'est tout, on n'a pas le temps de se demander quoi faire. Je carbure à l'instinct.

Y a-t-il eu un conseil d'un coéquipier, d'un entraîneur, d'un ami, qui vous a aidé à devenir si « tueur » devant le but ?

J'ai connu beaucoup d'excellents coaches, notamment à Brommapojkarna en Suède (2013-2018, son premier club pro, à Bromma, dans la banlieue de Stockholm). Là-bas, (Olof) Mellberg (ex-défenseur, septième joueur le plus capé du pays avec 117 sélections) et Azrudin Valentic ont énormément bossé avec moi. Ils ont été très patients. Notre entraîneur adjoint

disait toujours qu'il avait des cheveux gris à cause de moi. Que c'était trop difficile de m'enseigner des choses car je voulais toujours faire à ma façon. Mais j'ai progressé sur plein d'aspects. Ensuite, à Coventry justement, Mark Robins, qui a lui-même été attaquant (à Manchester United notamment), m'a beaucoup conseillé.

C'est au cours de votre dernière saison à Coventry que vous avez commencé votre fameuse célébration, avec vos doigts entremêlés devant la bouche, mimant un masque. D'où vient-elle ?

C'était pendant la Coupe du monde 2022. La Suède n'étant pas qualifiée, je suis parti en vacances avec des amis. Ils m'ont confié qu'ils en avaient marre de me voir changer de célébration à chaque but, que je devais trouver la mienne, ma signature. Au bout d'un certain temps, j'ai tenté celle-ci. Tout le monde a adoré. Depuis, je la fais à chaque but. Plein de gens l'ont reproduite, c'est cool ! Même si certains l'ont fait contre moi (il fait référence au défenseur brésilien Gabriel lors de la victoire 5-1 d'Arsenal face au Sporting, le 26 novembre), en vrai je trouve juste ça drôle.

“Des gens font ma célébration signature, c'est cool !”



L'origine vient-elle du personnage de Bane, dans l'univers de Batman, comme vous l'avez sous-entendu sur vos réseaux sociaux ?

Oui, enfin, peut-être ! *(Rires.)* Je préfère garder le mystère, ça me fait marrer. Beaucoup de personnes me posent la question. Je trouve que le plus important, c'est l'impact qu'elle a, pas d'où elle vient. C'est pour ça que je préfère ne rien dire.

Vous avez repris cette citation de Bane : « Personne ne s'en souciait jusqu'à ce que je mette le masque. » Avez-vous eu l'impression qu'avant de marquer autant, personne ne vous regardait ?

Oui, un peu. C'est la vie d'un attaquant. La reconnaissance vient avec les buts. Je m'y suis fait. Est-ce qu'on m'a sous-estimé ? Peut-être. C'est un mélange de plein de choses. Pour être honnête, avant je ne jouais pas aussi bien. Je n'étais pas forcément dans le bon contexte, avec les bonnes personnes autour de moi. Depuis quelques années, je le suis. Ça m'aide à montrer tout mon potentiel. J'ai franchi un cap, je joue mon vrai football et je repousse mes limites. Je compte bien m'améliorer encore.

Sur votre jeu de tête notamment ? Vous n'avez mis que quatre buts de la tête parmi vos 97 au Sporting...

“Les éloges que je reçois m'étonnent. Atteindre ce niveau ne m'a pas surpris”

Le problème, ce n'est pas ma tête. Ce sont nos alliés, leurs centres sont trop mauvais ! *(Rires.)* Plus sérieusement, c'est un aspect de mon jeu que je dois améliorer. J'aimerais vraiment pouvoir marquer plus de buts de la tête.

Vous sortez de deux saisons exceptionnelles à Lisbonne, avec 109 buts et 31 passes décisives en 114 matches, en club et sélection. Vous avez surpris le monde entier mais, vous, pensiez-vous pouvoir atteindre un tel niveau ?

La seule chose qui m'étonne, c'est de voir tout ce qui se passe autour de moi, les éloges que je peux recevoir. Mais ce que je fais sur le terrain, j'ai toujours su que j'en étais capable. Atteindre ce niveau ne m'a donc pas surpris. C'est clair qu'aujourd'hui, j'ai un nouveau statut.

Quel rôle a joué le Sporting dans votre arrivée au plus haut niveau ?

Je leur dois beaucoup. On a gagné des trophées, j'ai énormément progressé avec l'équipe. Tous ensemble, on a créé des souvenirs extraordinaires. Bien sûr, Ruben Amorim (qui a été le coach du Sporting de 2020 à 2024) a aussi une grande responsabilité. C'est lui qui m'a fait venir ici, et son

style de jeu me convenait très bien. Je ne le remercierai jamais assez.

Avez-vous eu du mal à accepter son départ à Manchester United, en novembre dernier ?

Oui, forcément. Ça a été un choc. Voir son entraîneur partir en plein milieu de la saison alors que nous n'avions pas perdu une seule rencontre (la Supercoupe du Portugal a été remportée par le FC Porto après prolongation, 3-4 a.p., le 3 août 2024), je n'avais encore jamais vécu ça. On avait énormément de matches à jouer, c'était une vraie surprise. Mais je comprends parfaitement sa décision, toute l'équipe aussi, il n'y a eu aucune rancœur. Nous sommes allés de l'avant. Et on a quand même remporté le Championnat !

Ce deuxième titre de champion est-il encore plus fort que le premier ?

Faire gagner au club deux Championnats d'affilée pour la première fois depuis soixante et onze ans, c'est fantastique (mais aussi une Coupe du Portugal, face au Benfica [3-1 a. p., il arrache la prolongation sur penalty, à la 90^e + 10], trois jours après notre entretien). Avec tout ce qui s'est passé cette saison, c'était incroyable ...

“Aujourd’hui, je dois signer
beaucoup d’autographes.
Peut-être trop, concède-t-il.
C’est comme tout, il y a du bon
et du mauvais.”





... d’aller chercher ce titre lors du dernier match, à la maison (face à *Guimaraes*, il marque le but du 2-0 qui scelle la victoire). Le célébrer avec les supporters a été une expérience folle que je n’oublierai jamais. On a une relation incroyable.

Certaines personnes dévalorisent vos performances en raison du niveau du Championnat portugais. Que répondez-vous à cela ?

C’est souvent comme ça. Quand quelque chose d’inhabituel se passe, les gens essaient de trouver une explication. « C’est parce qu’il joue dans la meilleure équipe du Championnat », « le niveau au Portugal n’est pas assez bon »... Ce n’est que l’opinion des gens. Et je m’en fous. Je sais ce que j’ai accompli ici, j’ai toujours fait de mon mieux. La Ligue portugaise est un très bon Championnat, avec beaucoup de joueurs techniques. Elle n’est peut-être pas aussi physique qu’en Angleterre, mais il y a vraiment un bon niveau.

Cette saison, vous avez découvert la Ligue des champions. Quel est votre ressenti ?

Dès le premier match contre Lille (2-0, *il ouvre le score*), j’ai senti que le niveau de la compétition était plus élevé que tout ce que j’avais connu jusqu’ici. On a joué contre beaucoup d’équipes de pays différents, c’était une expérience géniale. J’en avais toujours rêvé. Nous avons prouvé que nous étions capables de rivaliser avec ce genre de clubs en Ligue des champions (*élimination face à Dortmund en 16^{es}, 0-3, 0-0*). Ça a été une sensation extraordinaire à chaque rencontre. Et puis y marquer, encore plus un triplé... (Lors de la victoire 4-1 contre Manchester City, le 5 novembre.) C’est gravé dans ma mémoire. ...

“L’avis des gens, je m’en fous. Je sais ce que j’ai accompli ici”

“Certains me surnomment le Tracteur. C’est terrible, sans déconner !”

... Certains joueurs vous ont-ils impressionné ?

Oui, carrément. Surtout dans les clubs anglais. Des milieux de terrain comme Bernardo Silva, (Mateo) Kovacic à City ou (Bukayo) Saka à Arsenal sont impressionnants à voir jouer. J’ai aussi affronté des défenseurs de très haut niveau, comme (les Gunners) Gabriel et (William) Saliba. C’est une chance de jouer contre ce genre de joueurs.

Comment préparez-vous vos duels face à de tels défenseurs ?

Avant le match, j’observe la façon dont ils jouent, leurs points forts et faibles. Chaque défenseur est différent. Certains ne vous lâchent pas d’une semelle, d’autres vous laissent de l’espace, il faut s’adapter. Mais je crois que je suis meilleur quand je ne pense pas trop à ça. Et sur le terrain, parfois je taquine un peu. Lorsque ça arrive, ce n’est pas quelque chose que j’avais l’intention de faire, ça me vient comme ça.

Avez-vous des rituels avant les matches ?

Avec le Sporting, qu’on joue à domicile ou à l’extérieur, on ne dort pas chez nous, on passe la nuit ensemble avec l’équipe. On a nos habitudes. Mon seul petit rituel à moi, c’est de prendre une douche juste avant d’aller au stade.

Vous avez beaucoup de surnoms : le Cyborg, le Viking, le Cannibale, le Tracteur... Quel est votre préféré ?

Certainement pas le Tracteur. (Rires.) Ce surnom est terrible, sans déconner ! À choisir, je partirais sur le Cyborg ou la Machine.

Ces dernières années, vous êtes devenu une véritable star à Lisbonne. Qu’est-ce que cette célébrité a changé dans votre vie ?

Ça m’est parfois utile pour réserver un restaurant ici. (Rires.) Je dois signer beaucoup d’autographes aussi. Peut-être trop. C’est comme tout, il y a du bon et du mauvais. Rester proche des siens et parler le

moins possible de foot, c’est ça la meilleure recette pour garder les pieds sur terre.

En dehors du foot, qu’aimez-vous faire ?

Question difficile. (Il réfléchit.) Bien sûr, j’aime passer du temps avec ceux qui m’entourent. Ah, si, je joue pas mal au golf. Mais je ne dirais pas que je suis un très grand golfeur pour autant. Aussi, j’habite près de la plage, ma famille adore ça. Je suis tombé amoureux de Lisbonne.

Est-ce ça qui vous a fait rester l’été puis l’hiver dernier ?

J’ai eu un petit problème physique pendant l’été. Finalement, j’ai fait la pré-saison ici, j’ai joué tous les matches. Le club m’a montré qu’il me voulait vraiment dans l’équipe. Pareil cet hiver. Alors, je suis resté. Ne pas partir n’était pas un problème pour moi.

Votre départ est-il pour cet été (interview bouclée le 7 juillet) ?

Peut-être. C’est le foot, on ne sait jamais. Je n’y pense pas, on verra ce qui se passera. Si quelque chose doit arriver, ça arrivera. Le plus important pour moi, c’est d’évoluer dans un club qui me veut vraiment.

La Premier League, est-ce une option ?

C’est l’un des plus grands Championnats d’Europe. J’y ai passé plusieurs années sans avoir pu jouer le moindre match. Alors, bien sûr, c’est une chose que j’aime faire. Ce serait une belle revanche !



Making of

Lieu

Sur le rooftop de *Mano Verde*, un bar-restaurant situé dans le centre de Lisbonne.

Durée

1 h 15, photos et vidéos comprises.

Autres personnes présentes

Notre photographe, notre vidéaste, le dircom du Sporting, le staff du bar et, plus loin, des confrères de la chaîne SIC Noticias.

Langue parlée

Anglais. Et un “bonjour !” en français.

Le titre qu’il donnerait à l’interview

“Je ne suis pas un tracteur. (Rires.)”

Les trois interviews qu’il aimerait lire dans FF

“Zlatan, Cristiano Ronaldo et Benzema.”

Quels sont vos objectifs de carrière ?

Gagner la Ligue des champions. Et participer aux grands tournois avec la Suède, aller le plus loin possible. On a manqué le dernier Euro et le dernier Mondial, alors on veut tous jouer la Coupe du monde 2026 (élargie à 48 ; en qualifications, à partir de septembre, la Suède évoluera dans groupe B avec la Suisse, la Slovaquie et le Kosovo).

La Suède peut se targuer d’avoir deux top buteurs avec vous et Alexander Isak, qui évolue à Newcastle. Sur le terrain, ça fonctionne entre vous ?

Carrément ! Parfois, je marque et il me fait la passe décisive. Parfois, c’est l’inverse. On s’aide mutuellement. C’est génial de jouer avec lui, c’est un attaquant extraordinaire. Il est très intelligent, il manie le ballon avec une telle aisance... C’est tellement simple de jouer avec lui.

Où vous situez-vous actuellement parmi les meilleurs attaquants du monde comme Harry Kane (Bayern Munich), Robert Lewandowski (FC Barcelone) ou encore Erling Haaland (Manchester City) ?

J’en fais partie, c’est certain. C’est difficile de me classer mais, oui, je suis à la même table qu’eux désormais. Ce sont des joueurs extraordinaires, au top niveau depuis de nombreuses années, qui ont bien plus prouvé que moi. De mon côté, je dois montrer que je suis capable de maintenir ces performances saison après saison. Ce que j’ai réussi à faire au Sporting, je suis persuadé de pouvoir le réaliser n’importe où. Vous n’avez pas encore vu le meilleur Gyökeres.” ● T. B.

Son expérience de l’exercice

“C’est ma première grande interview. Ce n’est pas que je n’aime pas les médias, mais je préfère aller à la plage ! (Rires.)”

La note qu’il se donne

“8/10. J’ai été pas mal !”

La note que FF lui donne

7/10. Sa personnalité nous fait sentir qu’il a gardé quelques punchlines en réserve.

À L'AFFICHE
Viktor Gyökeres

Depuis trois ans,
l'attaquant fête toujours
ses buts de la même façon,
avec ses doigts entremêlés
devant sa bouche, mimant
un masque.



ANNIVERSAIRE

YAMAL EN MODE MAJEUR

Le jeune Barcelonais fêtera ses 18 ans ce dimanche. Depuis deux saisons, le lauréat du Trophée Kopa 2024 affole les compteurs.

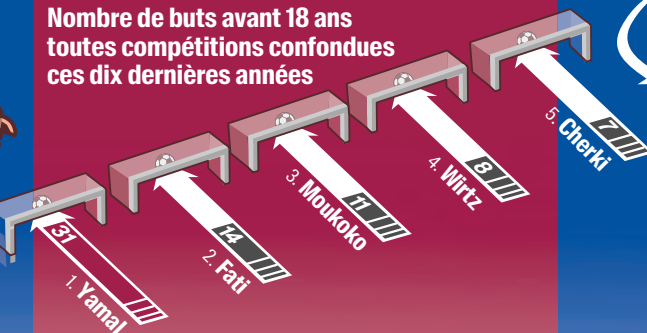
Par Francis Magois et Vincent Garcia (avec Opta).
Infographie Philippe Escoffier.

Nombre de matches avant 18 ans
toutes compétitions confondues
ces dix dernières années

1. Yamal	127
2. Zaïre-Emery	62
3. Donnarumma	61
4. Cubarsi	60
5. Moukoko	57

Un modèle de précocité

Nombre de buts avant 18 ans
toutes compétitions confondues
ces dix dernières années



14	Liga	6	Sélection (Espagne)	5	Ligue des champions
3	Coupe d'Espagne	3	Supercoupe d'Espagne		

Nombre de passes décisives avant 18 ans
toutes compétitions confondues ces dix dernières années



18	Liga
8	Sélection (Espagne)
5	Coupe d'Espagne
5	Ligue des champions

Sur les traces des plus grands

Nombre de matches pro avant 18 ans
toutes compétitions confondues

1. Yamal (ESP, 2022-2025)	127
2. Maradona (ARG, 1976-1978)	94
3. Pelé (BRE, 1956-1958)	80
4. Mbappé (FRA, 2015-2016)	28
5. C. Ronaldo (POR, 2002-2003)	20
6. Messi (ARG, 2004-2005)	9

Nombre de buts
avant 18 ans

Yamal	31
Maradona	7
Pelé	5
C. Ronaldo	1
Mbappé	1
Messi	1

5



Comme le nombre de trophées de Yamal. (1 Euro, 2 Ligas, 1 Coupe d'Espagne, 1 Supercoupe d'Espagne) C'est mieux que Pelé (1 Coupe du monde) et Lionel Messi (1 Liga) au même âge. (0 pour Maradona, Mbappé et Cristiano Ronaldo).

43

Yamal a été décisif 43 fois (21 buts + 22 passes décisives) cette saison. Cela en fait le 9^e joueur le plus impactant derrière notamment Salah (59), Raphinha (56), Kane (53), Mbappé (52), le Parisien Dembélé et Lewandowski (48).

* Statistiques arrêtées après la Ligue des nations.

Sa saison 2024-25 *

Des matches,
des passes,
des dribbles



**Dribbles tentés
dans le top 5 européen**

1. Yamal	456
2. Vinicius (R. Madrid)	337
3. N. Williams (A. Bilbao)	320
4. Mbappé	275
5. Gittens (Dortmund)	237

Dribbles réussis

1. Yamal	244
2. Mbappé	134
3. Vinicius	131
4. Doku (M. City)	128
5. N. Williams	124

DE ROSSI SE DONNE POUR OSTIE

Légende de l'AS Rome, l'ancien champion du monde 2006 a racheté son club d'enfance, l'AS Ostiamare, en Serie D italienne. Un pari aussi affectif qu'ambitieux pour celui qui étrenne ses fonctions de président comme une nouvelle page dans sa riche carrière.

Par
Jeremy Docteur,
à Ostie (Italie)

Photos
Giuseppe Carotenuto/
L'Équipe

“Ma première décision a été de faire flotter ces deux grands drapeaux au-dessus du stade pour qu'ils soient visibles de loin.” Daniele De Rossi (41 ans) est ici chez lui, à trente kilomètres du Colisée, dans ce “quartier” de 100 000 habitants qui dépend de la municipalité de Rome. Sa poignée de main est franche. Les blagues qui sortent de sa bouche tranchent quelque peu avec l'image du joueur robuste qu'il dégagait sur un terrain.

L'ancien légendaire capitaine de l'AS Rome, plus de 600 matches au compteur entre 2002 et 2019, a racheté au début de l'année l'AS Ostiamare, club de Quatrième Division italienne, à proximité de son fief. Depuis, le fanion de l'équipe – un ballon et une mouette sur fond mauve – trône en majesté à l'horizon. Impossible de manquer ces drapeaux depuis le littoral, le *lido*.

Terrains boueux et gazon en or

Il faut dire qu'entre Ostie et De Rossi, l'histoire remonte à loin. “À 5 ans, comme tous les gamins, j'ai commencé à jouer ici”, rembobine le natif de Rome dans un excellent anglais. Il pointe le grand terrain de l'index et interpelle un proche, à quelques mètres. “Comment dit-on « pozzolana » ? C'était du sable, de la boue, de l'argile... Il n'y avait pas un brin d'herbe.” L'histoire est familiale puisque son papa, aujourd'hui au

centre de formation de la Roma, a évolué dans ce club au cours de sa longue carrière de joueur. Toute sa jeunesse, le fiston l'a passée à Ostie entre ses différents groupes de potes, “celui de l'école, du foot et de la plage, le plus important”, sourit-il.

À 9 ans, alors qu'il est déjà un incontournable des *Giallorossi*, le paternel reçoit un appel d'un ami. “Il lui a demandé : « Pourquoi tu n'as pas dit que ton fils était bon ? » Je suis allé faire un essai à Tre Fontane, où les jeunes jouent. Pas de nouvelles jusqu'à l'été, mais à ce moment-là, je m'éclatais avec mes copains. J'ai dit à mon père que je ne voulais pas y aller... Il a été génial, il ne m'a jamais forcé. Il m'a juste répondu que là-bas, il y avait des terrains avec du gazon. C'était de l'or pour nous !” Quelque temps plus tard, il retourne s'y entraîner... “Je suis tombé amoureux de l'environnement mais il n'y avait plus de place pour moi. L'année suivante, rien non plus.”

Un tournoi à Ostie scellera son avenir à 12 ans. “On a perdu contre la Roma, mais on a battu la Lazio, réplique-t-il, non sans boudier son plaisir. J'étais plus mature et je comprenais ce que cette différence de ...

“À 5 ans, j'ai commencé à jouer ici”

Daniele De Rossi

L'ancien légendaire capitaine de l'AS Rome a racheté en début d'année son club d'enfance. Depuis, le drapeau mauve et blanc du club flotte fièrement à l'horizon.



Des travaux d'aménagement autour du terrain principal ont permis l'accueil de 200 spectateurs à chaque match de l'équipe première qui évolue en Serie D.



... niveau pouvait m'apporter." Le début d'une longue idylle entre la Roma et celui qui, à l'époque, joue attaquant. Mais le champion du monde 2006 a toujours gardé une connexion spéciale avec ses racines. À tel point qu'il y est resté jusqu'à son mariage, à 22 ans. "Petit, avec mon père, on passait devant un penthouse, devant la plage. Je lui disais que si un jour j'avais assez d'argent, je l'achèterais. Après mon divorce, j'y ai habité un an et demi. C'était comme une renaissance. Je pouvais respirer, prendre du recul. J'avais beaucoup de pression à la Roma. Ici, je ressens la chaleur humaine, je me sens comme à la maison. Aujourd'hui encore, quand je suis sur la dernière portion de route qui mène à la mer, je me transforme."

Infrastructures illégales, reconstruction express

Voilà pour ses liens personnels, mais tout ça ne nous dit pas pourquoi Daniele De Rossi a racheté le club d'Ostia Mare.

Le problème principal était assez simple : la quasi-intégralité des infrastructures étaient ou sont encore illégales, comme les vestiaires ou le bar. La situation a pris une tournure critique fin 2024 après que les autorités eurent récupéré les clefs du terrain à l'issue d'une longue bataille. "À l'époque, dans les années 1980, les anciens propriétaires ont juste construit sans en avoir le droit. Toutes les activités ont dû cesser. Le stade était vide car ce n'était plus possible d'accueillir des gens. J'avais été mis au courant par des habitants : « On a des ennuis, tu dois venir nous sauver. » Si j'étais encore coach (*il a entraîné la Roma entre janvier et septembre 2024*), ce serait impossible. Ça me prenait 100 % de mon temps."

Quand De Rossi déambule lors de notre rencontre autour des terrains ou du club-house, c'est en véritable pop star. Le charismatique dirigeant à la barbe épaisse et aux cheveux ras serre des poignées de bras. Chacun veut sa petite photo, sa

tape sur l'épaule. Derrière ses lunettes aux verres teintés, l'ancien milieu ne perd jamais sa bonne humeur. Après avoir fait le tour du propriétaire, il se pose sur un banc de touche. Et détaille par de grands gestes les transformations à venir. L'ancienne tribune latérale (environ 1000 places au total) a déjà été détruite en deux jours, des préfabriqués font office de bureaux avec deux gradins temporaires de chaque côté.

"En faisant tomber ces structures, on a eu l'autorisation d'accueillir 200 personnes. On pourra peut-être atteindre 300, 400 bientôt. Plus on détruit, plus on aura droit d'avoir du monde. On veut montrer qu'on fait les choses correctement et rester dans le strict cadre de la loi, notamment parce que c'est moi, tout le monde est à l'affût de la moindre erreur. Pour chaque phase, les autorités nous donnent le feu vert. Ça doit être parfaitement transparent." On murmure avec une extrême prudence que tout pourrait être prêt en janvier ou février 2026. "Mais ça ne dépend pas que de nous, la

Basé sur le littoral dans le sud du grand Rome, l’AS Ostiamare héberge plusieurs terrains à destination des 500 licenciés du club.



Depuis l’arrivée de De Rossi aux commandes du club, les tifosi ont retrouvé de l’enthousiasme et donnent de la voix à chaque rencontre.



“J’essaie d’être le président que j’aurais voulu avoir” Daniele De Rossi

bureaucratie en Italie, surtout à Rome, c’est quelque chose... C’est parfois au ralenti”, persifle-t-il. Autour de lui, une équipe dirigeante constituée de proches, de personnes fiables – certains qu’il connaît de longue date – pourra, à terme, piloter l’institution sans lui.

“Je suis superstitieux, je ne veux pas trop m’avancer, mais jusqu’ici, ça fonctionne bien. J’essaie d’être le président que j’aurais voulu avoir. Tout le monde a un rôle.” Le directeur sportif était déjà en place. “Le plus important, c’est qu’il puisse faire ce qu’il veut. Si c’est garder le coach dix ans, vas-y. Ce n’est pas mon job de lui dire que je ne veux pas telle personne. Je n’interviens que quand quelque chose ne me plaît vraiment pas. Ce n’est pas sain de nommer quelqu’un et de lui dire comment bosser. Si ça tourne mal, comment exami-

ner ce qui a été fait si toutes les décisions viennent de moi ?” Dans tout ce qu’il entreprend, pas de place pour la demi-mesure. “J’ai déjà du mal à prendre de la distance avec les devoirs de mes enfants. Alors gérer un club... Ce projet, je le porte au plus profond de moi.” Le prix d’acquisition était de zéro, mais les dettes, elles, étaient plus importantes.

Permis de rêver, défense de s’ennuyer

“Je le savais. Ce n’était pas une question d’argent. Tu récupères une mission. Quelles seront les marges de manœuvre ? Est-ce qu’on pourra faire ce qu’on veut ? Est-ce que je vais juste rembourser les dettes et être bloqué dix ans ? Finalement, on avance et maintenant on a même des sponsors (*Macron pour les maillots par exemple*).» Au-delà de l’équipe première, la dimension

centrale reste les enfants. “On le fait parce qu’on aime ça, mais c’est surtout pour eux. Qu’ils ressentent de la joie, de l’amusement et profitent avant tout.”

La discussion est ponctuée de sifflets, de cris, de rires venus de tous ces jeunes qui s’entraînent. “L’idée, ce n’est pas qu’ils jouent au Barça ou au Real Madrid, mais qu’ils gardent de beaux souvenirs. Ça peut changer des vies, le foot.” Au total, ils sont autour de 500 dans les différentes catégories et les demandes affluent. “On doit pouvoir s’occuper correctement de tout le monde. Il faut de la place. On va faire une journée portes ouvertes. Il faut attiser l’appétence de la jeunesse, ces souvenirs de gosse, c’est primordial. Ils doivent rêver. J’étais comme eux ! Je n’acceptais pas la défaite, je pleurais quand on perdait, j’inventais une maladie. Ils sont fragiles, ils doivent grandir avec ces sentiments de compétitivité et de créativité. Pour le foot mais surtout dans la vie.” De Rossi interagit énormément et en chambre même ...

①
TOZZA dx



3-5-2
(3412)

3-5-2

⑥
SENSI dx



⑤
BORGO dx



②
GIULIANI sx



④
SERRA dx
2005



⑧
D'ANGELO dx
2006



③
DOTTORI sx
2006



⑪
DE SOUZA dx



⑩
FERZAGANI dx
sx



⑨
MENCAGLI dx



“Le premier match que j’ai suivi, on était en Toscane, un dimanche après-midi. J’ai vu trois mecs, ils chantaient, ils célébraient. Je me disais : ce sont des héros !” Daniele De Rossi





Les joueurs de l'AS Ostiamare célèbrent leur victoire face à Trestina (2-1, le 30 mars, ci-dessus). Quelques semaines plus tard, ils se maintiendront en Serie D, pour la grande satisfaction de leur président Daniele De Rossi.

Très impliqué dans la gestion du club au quotidien, De Rossi assure qu'il "n'intervien(t) que quand quelque chose ne (lui) plaît vraiment pas".

Dans les vestiaires et autour des installations du club romain, un nouvel élan d'optimisme a gagné les rangs depuis la prise de pouvoir de l'ancien milieu.





“Vais-je finir pauvre pour y arriver ?” Daniele De Rossi

... certains. “Ils me voient comme un joueur, un coach, une idole, un gars qui peut les conseiller, alors j’essaie de le faire correctement.” Un ado s’approche pour saluer le président. “Lui, c’est un défenseur central. L’autre jour, il a été très bon au milieu. Alors je lui ai demandé s’il était sûr que ce n’était pas son poste. Je ne fais pas souvent d’erreur sur ça...”

L’adieu au padel

À terme, en plus des vestiaires et des douches qui ont vocation à être reconstruits, il y aura des bureaux et un bar-restaurant au-dessus des tribunes. “La priorité, c’est de rendre le club attractif. J’ai fait déplacer la zone média, parce qu’à chaque fois que j’allume la télé, je veux que tout le monde voie ce qu’on a construit !” Au cœur du projet, il y a aussi les parents que l’Italien souhaite pleinement associer. Il insiste : “On ne peut pas les forcer, mais on aimerait qu’ils acceptent de laisser leurs enfants sans se sentir obligés de regarder.

Ils peuvent suivre trente séances de suite s’ils veulent... Mais on voudrait que nos jeunes puissent s’entraîner sans pression, en oubliant cette recherche constante de l’acceptation par les parents.”

Derrière le grand terrain, trois plus petits sont en construction : herbe naturelle, sable et bitume. L’Italien souhaite revenir aux fondamentaux, apprendre de façon brute, pas sur des surfaces parfaites. “Il y avait des courts de padel, j’adore ce sport mais ici on joue au foot. Ce sera un endroit pour développer la technique et le dribble. Le sol ne répond pas pareil. J’ai grandi avec le sable sur la plage même en hiver, l’herbe à la Roma, le bitume dehors... Je trouve que ces heures dans la rue manquent à la nouvelle génération. L’aspect analytique, les répétitions, c’est important, mais le côté situationnel avec des obstacles et des choix à faire aussi.”

L’idée est de créer un écosystème valable aussi en dehors du rectangle vert, pour Ostie. L’officialisation du rachat devant la presse s’est volontairement faite dans un cinéma local, en présence du maire et du préfet de Rome. Comme pour maintenir ce lien. L’ex-capitaine de la Roma se souvient : “J’avais très, très peur. Suis-je réellement capable de le faire ? Vais-je finir pauvre pour y arriver ? Toute la communauté a répondu présent. On ne construit pas qu’une équipe pour les matches. On a des accords avec des écoles. On reçoit beaucoup de soutien des locaux, on veut aider les gens, ceux qui ne peuvent pas se permettre de payer par exemple.”

Le monde pro ? Une autre histoire...

Deux jours après notre rencontre initiale, retour au stade Anco-Marzio (l’un des sept rois légendaires de la Rome antique), où Ostiamare affronte Trestina (2-1). Le bar fait le plein, à l’intérieur, mais aussi à l’extérieur. Le soleil tape fort après deux jours d’une pluie aussi rare qu’intense à Rome. Petit café, une bière, des bonbons... L’ambiance est détendue. À l’inverse, vivre

“Mon rêve ? Quitter ce club en le cédant à mon fils”

Daniele De Rossi

un match aux côtés du taulier est un spectacle à lui tout seul. Debout, derrière les bancs de touche, tel un passionné qui joue sa peau, Daniele De Rossi vit chaque instant à fond, à côté des membres du bureau avec qui il discute, rigole et crie parfois.

Sur les deux buts des locaux, l’ancien milieu exulte avec son fils, âgé de 8 ans, que tout le monde chouchoute. Au coup de sifflet final, l’Italien tape dans la main de tout le monde avant d’aller féliciter les joueurs et le staff. Sans rechigner, il aide même à ranger les vestiaires et porter les bancs pour tout remettre d’équerre. Tout au long de la partie, une poignée d’ultras très bruyants ont donné de la voix, poussant jusqu’au bout.

“Le premier match que j’ai suivi, on était en Toscane, un dimanche après-midi. J’ai vu trois mecs, ils chantaient, ils célébraient. Je me disais : ce sont des héros ! Plus tard, on a rejoué dans le même stade contre une autre équipe, il y en avait douze ! On avait multiplié le nombre par quatre en deux mois. C’est pour ça qu’à chaque match, on emmène des jeunes, on veut les titiller, qu’ils s’imaginent jouer pour Ostie, créer ce rêve.” Entre-temps, Ostiamare a sécurisé sa place en Serie D en terminant huitième dans le groupe E.

Et la suite ? “C’est difficile de fixer des objectifs, ça devient vite des promesses. On était dans les derniers quand je suis arrivé, avec deux points en sept matches. Le monde pro en Serie C ? C’est une autre histoire... En Serie A, j’ai vu beaucoup de soi-disant pros qui ne l’étaient pas du tout. Je voudrais juste qu’on soit stables sur la durée.” Et pour l’homme aux 117 sélections et 21 buts avec la Nazionale, quel serait son rêve ? “De quitter ce club en le cédant à mon fils et voir que chaque dimanche, il y a mille, deux mille supporters qui ressentent quelque chose de spécial. On a beaucoup de chance avec le vivier de jeunes dans le coin, on veut leur proposer le meilleur. Dans cinq à dix ans, on vise l’excellence.” Rendez-vous est pris. ◆ J. Doc.

À L'AFFICHE
Autoportrait



LUCY BRONZE

“JE ME SUIS
SENTIE
INCOMPRISE”

La latérale de Chelsea aux 135 sélections avec l’Angleterre, deuxième du Ballon d’Or en 2019, évoque le diagnostic tardif de son autisme et de son TDAH, replonge dans ses vacances d’enfance au Portugal et sa vie de globe-trotteuse.

Par
Emmanuel Bojan, à Londres (Angleterre)

Photos
Bernard Papon/L’Équipe

Depuis son succès avec l'Angleterre à l'Euro 2022 disputé à domicile, Lucy Bronze est consciente d'avoir changé la place du foot féminin dans son pays.



Dès sa première saison à Chelsea, l'arrière droit de 33 ans a réussi un triplé national (Championnat, Coupes) sous les ordres de Sonia Bompastor.



Ma seconde patrie, le Portugal “J’aurais aimé pouvoir jouer pour les deux pays”

“Mon père est portugais, ma mère anglaise. C’est pourquoi je me prénomme Lucia Roberta. Mon frère aîné est né à Faro. À deux semaines près, moi aussi. Mes parents sont revenus en Angleterre à cause du décès de mon grand-père, survenu juste avant ma naissance. Mes premiers souvenirs de foot, c’est un sentiment de liberté, à jouer sous le soleil au Portugal, où nous retournions voir la famille à chaque vacance scolaire. On était tout le temps dehors, c’était un endroit sûr pour les enfants.

J’étais plus jeune que mon frère, mon cousin et ma cousine, mais je voulais me surpasser pour atteindre leur niveau. Nous avons été élevés dans le bilinguisme, j’ai beaucoup perdu maintenant. Je parle davantage espagnol et probablement mieux le français que le portugais.

Ado, j’ai commencé à voir jouer des internationales anglaises comme Rachel Yankey, Kelly Smith et les Lionnes représentaient un rêve. À 16 ans, j’ai été retenue avec les moins de 17 ans anglaises, puis la sélectionneuse du Portugal a pris contact avec ma mère. Je me suis dit que ça me plairait aussi. J’aurais aimé pouvoir jouer pour les deux pays. Je leur ai répondu que si je ne jouais pas pour l’Angleterre seniors avant mes 22 ans, je les rejoindrais.”

Mon enfance nomade “À marée basse, on pouvait accéder au château de mon arrière-arrière grand-mère”

“Je suis née à Berwick-upon-Tweed (la ville la plus septentrionale d’Angleterre, à la frontière écossaise), ma grand-mère a grandi sur l’île où sa grand-mère s’occupait du château, à Lindisfarne, mais tout le monde l’appelle Holy Island (l’île sainte). Quand l’eau monte, elle inonde la route

submersible. Mais à marée basse, on peut y accéder. J’ai grandi à Belford, un tout petit village à proximité. Il y avait un pub, un supermarché, deux autres magasins, et c’est tout. J’ai adoré, tout le monde se connaissait. Puis nous avons déménagé à Alnwick, toujours dans le comté de Northumberland. Dès l’âge de 6 ans, je voulais devenir comptable. J’avais demandé à ma mère, prof de mathématiques, avec quel métier je pouvais être au contact des chiffres tous les jours. J’étais aussi complètement accro au sport. J’ai touché un peu à tout, au pentathlon, au tennis, à un bon niveau, au cross-country. Une camarade avec laquelle je pratiquais la course de fond a participé aux Jeux Olympiques et nous avions le même niveau...

Mais j’étais vraiment obsédée par le football. À 12 ans, à cause d’une règle de la Fédération, je n’ai plus eu le droit de jouer dans une équipe de garçons. Le foot féminin n’existait pas vraiment. J’ai essayé Sunderland mais mon père avait une heure et demie de trajet pour me conduire après l’école. Puis nous avons trouvé Blyth, qui disposait d’une bonne équipe de filles.

“J’ai touché un peu à tout, au pentathlon, au tennis, à un bon niveau, au cross-country. J’étais accro au sport”

Parmi les top players des Lyonnaises en Ligue des championnes, l’Anglaise a connu pareille réussite ensuite avec Barcelone. Et elle a appris le français et l’espagnol.



Lucy Bronze

33 ans. Née le 28 octobre 1991, à Berwick-upon-Tweed (Angleterre). 1,72 m ; 65 kg. Latérale droit. Internationale anglaise (135 sélections, 19 buts).

Parcours

Sunderland (2007-2010), Tar Heels de Caroline du Nord (2009), Everton (2010-2012), Liverpool (2012-2014), Man City (2014-2017, puis 2020-2022), Lyon (2017-2020), FC Barcelone (2022-2024), Chelsea (depuis juillet 2024).

Palmarès

Euro 2022 ; Ligue des championnes 2018, 2019, 2020, 2023, 2024 ; Championnat d’Angleterre 2013, 2014, 2016, 2025 ; Championnat de France 2018, 2019, 2020 ; Championnat d’Espagne 2023, 2024 ; Coupe d’Angleterre 2017, 2020, 2025 ; Coupe de la Ligue anglaise 2016, 2022, 2025 ; Coupe de France 2019, 2020 ; Trophée des championnes 2019 ; Coupe d’Espagne 2024 ; Supercoupe d’Espagne 2023, 2024.

À 13 ans, j’étais déjà plus grande (1,72 m) que ma mère. Elle disait : « Je ne sais pas pourquoi ils ont peur que tu joues avec les garçons, ils pensent que tu vas te blesser, alors que c’est toi qui vas les blesser. »

L’entraîneur me faisait jouer attaquante parce que j’étais élancée et rapide mais je passais toujours la balle à quelqu’un. Je n’aimais pas marquer. Je préférais le milieu de terrain, là, je me sentais capable de tout faire et d’aider davantage l’équipe. Et puis le fait de ne pas pouvoir empêcher les buts a commencé à me titiller, me stresser. Je suis retournée à Sunderland, parce que je voulais faire partie d’une académie, avec deux amies milieux, ce qui m’a à nouveau déplacée sur le terrain. Basculer au poste d’arrière droit était la meilleure chose à faire.”

Mes expériences à l’étranger “Le Barça a fait la moitié de ce que l’OL a réalisé”

“Quand je n’ai plus été autorisée à jouer avec les garçons, ma mère, qui ne connaissait rien au foot, s’est renseignée sur Google et ce qui était en rapport avec les

“Lors du premier Ballon d’Or (2018), sept des quinze nommées jouaient à Lyon. Notre équipe était démente”

États-Unis est ressorti. J’ai effectué un camp d’été en Caroline du Nord à 12 ans, sous les ordres d’Anson Dorrance, un entraîneur assez célèbre en Amérique (qui a formé aussi l’attaquante des Lionnes Alessia Russo ou la manager Sarina Wiegman). Il m’avait dit : « Tu reviendras quand tu seras majeure, tu pourras étudier à la fac. » Je suis donc retournée une saison aux États-Unis après Sunderland et je crois que c’est ce qui a eu le plus grand impact sur ma carrière.

J’ai joué, j’avais 17 ans. Maintenant, avec le recul, j’aurais aimé rester un peu plus longtemps. Mais la FA m’a fait comprendre que si je restais outre-Atlantique je ne pourrais pas être sélectionnée, alors que je n’étais pas assez bonne à leurs yeux pour intégrer un programme similaire en Angleterre

un an auparavant... Avant d’aller à Lyon (2017) ou à Barcelone (2022), j’ai travaillé dur pour être certaine de maîtriser la langue du pays, c’est essentiel pour communiquer. J’ai même appris un peu de catalan. Je n’ai jamais eu recours à un interprète dans ces deux clubs et, à la fin, j’étais celle qui aidait les joueuses étrangères à comprendre.

Si je dois comparer les deux équipes, le Barça a tellement de forces mais aussi des faiblesses. À Lyon, chaque joueuse était la meilleure du monde à son poste, je me demandais quel adversaire pourrait nous mettre en difficulté. La domination européenne du Barça n’est pas la même non plus. C’est trois Ligue des championnes, dont deux d’affilée. L’Olympique Lyonnais l’a gagnée huit fois, dont cinq de rang. Donc je pense que le Barça a fait la moitié de ce que l’OL a réalisé. Je me souviens du premier Ballon d’Or, en 2018, l’année où Ada (Hegerberg) l’a emporté : sept des quinze nommées jouaient à Lyon. C’est vous dire à quel point notre équipe était démente. Et encore, (Eugénie) Le Sommer aurait aussi mérité de faire partie de la liste.” ●●●



... Mes titres

“J’échangerais tous mes trophées contre un seul avec l’Angleterre”

“Mis à part gagner la Coupe du monde à la maison, il n’y a rien qui puisse égaler le sentiment de remporter l’Euro à domicile, ce qu’on a réussi en 2022 (2-1 a.p. contre l’Allemagne, à Wembley). Cela a changé le paysage du foot féminin en Angleterre. J’ai toujours dit que j’échangerais tous mes trophées en club contre un seul avec l’Angleterre. Et je suis encore prête à le faire. Les récompenses individuelles, c’est différent, ce n’est pas une motivation en soi mais je comprends que ça le soit pour certains, ça parle plus aux attaquants. J’ai du mal à imaginer qu’un enfant de 5 ou 6 ans se dise : « Je veux gagner le Ballon d’Or ». Les cérémonies de remise de prix, ça vient en grandissant, mais dès le plus jeune âge, ce sont d’abord les matches qu’on regarde. On veut reproduire tel dribble, marquer un but comme Messi, défendre à la manière de Van Dijk. Je ne pense pas avoir une chance de gagner le Ballon d’Or désormais. Idem pour une défenseuse. L’année où j’ai terminé deuxième derrière (Megan) Rapinoe (en 2019), j’ai été élue Ballon d’argent de la Coupe du monde, j’ai tout gagné en club et, pour être honnête, je ne pense pas avoir été la meilleure Lyonnaise. J’ai juste marqué des buts importants et c’est ce que les gens retiennent le plus des saisons.”

Mes troubles

“Être diagnostiquée a été un soulagement”

“Enfant, j’ai été testée pour la dyslexie. Ma mère m’a toujours dit qu’elle pensait que je souffrais d’autisme et de TDAH (trouble déficit d’attention avec ou sans hyperactivité) mais elle m’en a présenté les vertus. Selon elle, c’était la raison pour laquelle je

“Plus jeune, j’étais extrêmement timide. Mais je pense que je me suis habituée à ce que je suis”

Recrutée par les Blues l’été dernier, Lucy Bronze s’est vite imposée comme une cadre de l’effectif (ci-dessous aux côtés de Wieke Kaptein, à gauche, et Aggie Beever-Jones, en finale de la Coupe de la Ligue).



réussissais à penser d’une certaine manière, à l’école, au foot, donc je n’ai jamais eu l’impression que c’était une mauvaise partie de moi-même. Mais à certains moments de ma vie, j’ai été traitée différemment et je ne comprenais pas pourquoi.

Le fait d’être testée (*elle n’a été diagnostiquée qu’en 2021 et l’a révélé en mars*) et de pouvoir me dire : « Oh, je suis comme ça » m’a aidée à mieux me comprendre. Cela a permis aussi aux personnes autour de moi de me comprendre. En ce sens, c’était un soulagement, alors que, à la fin de l’adolescence et au début de la vingtaine, je me suis sentie vraiment incomprise. Plus jeune, j’étais tellement timide. Mais je crois que je me suis habituée à qui je suis, ce à quoi je ressemble et je n’essaie plus d’être comme les autres.”

Ma longévité

“Je continue à rivaliser avec les meilleures”

“J’adore jouer avec l’équipe nationale. On ne la fréquente pas aussi souvent qu’un club. J’ai beaucoup de chance de disputer mon septième tournoi majeur depuis 2013

“Je devais recevoir une injection tous les trois mois pour mes genoux. Je détestais quand le jour de l’aiguille arrivait”

(pour l’Euro en Suisse, ce mois-ci, l’Angleterre figure dans le groupe de la France, des Pays-Bas et du pays de Galles). D’anciennes coéquipières n’en comptent que deux ou trois, certaines aucun. C’est tellement plus difficile d’être disponible, prête pour son pays, je dois être la joueuse anglaise la plus capée en Coupe du monde (*la deuxième, avec 20 matches, derrière Jill Scott, 21*). On a toujours la possibilité de jouer la Ligue des champions, le Championnat, la Coupe... L’occasion se représente l’année suivante et puis l’année suivante. Avec une compétition comme l’Euro, en fin de saison, on risque de rater sa chance, parfois de passer à côté pour toujours. L’apogée d’une carrière ne dure que quelques années.

J’ai subi tellement d’opérations aux genoux quand j’étais plus jeune, cinq fois du droit, une fois du gauche. À une époque je devais avoir une injection tous les trois mois et je détestais quand le jour de

l’aiguille arrivait. J’ai raté presque deux ans de football après ma majorité. À Chelsea, à l’âge que j’ai (33 ans), je peux aider à développer l’équipe en quelque chose de plus grand, pas juste amasser des trophées.

Parfois, je passe plus de temps à discuter hors des terrains qu’à m’entraîner. J’ai accompli assez de choses dans ma carrière pour en être satisfaite, je continue à jouer parce que j’aime le plus haut niveau. Je ne suis plus aussi forte qu’il y a six ans, c’est normal, mais je continue à rivaliser avec les meilleures. Le jour où je ne serai plus assez performante, j’espère que quelqu’un me dira : « Lucy, maintenant, il faut arrêter. » En tout cas, j’aime m’entraîner, disputer des cinq contre cinq, délivrer des centres, faire des exercices, aller à la salle de sport. Pourquoi prendrais-je ma retraite ? Je me rendrais à la salle de sport par moi-même de toute façon !” ♦ E. Bj.



À chaque match de MLS comme de NWSL, la tribune nord de l’Audi Field accueille des supporters LGBTQ+.

LES FANS LGBTQ+ FACE À TRUMP



Au cœur de la capitale des États-Unis, les supporters LGBTQ+ du D.C. United et du Spirit de Washington manifestent leur opposition à la politique du président Donald Trump, alors que les personnes trans, notamment, sont dans le viseur de son administration.

Par
Clément Verstraete,
à Washington (États-Unis)

Photos
Arnaud Montagard/
L'Équipe

Il arrive que l’arc-en-ciel n’attende pas la fin de l’orage pour se montrer. Depuis janvier et le retour de Donald Trump à la Maison-Blanche, la communauté LGBTQ+ (lesbiennes, gays, bisexuel·les, trans, queer) des États-Unis vit désormais au rythme des annonces la stigmatisant. Et elle se mobilise. Décret interdisant aux femmes transgenres de concourir en compétition dans les catégories féminines, gel des financements de la recherche liée aux personnes trans, bannissement de l’armée, annulation des programmes de diversité... L’inventaire pourrait encore

noircir beaucoup de papier tant la nouvelle administration s’est évertuée à attaquer cette communauté.

L’Audi Field, stade de la contestation

Dans son discours d’investiture, le 20 janvier dernier, le président américain avait déclaré que son gouvernement ne reconnaîtrait que deux genres : homme et femme. Et durant la campagne électorale, 215 millions de dollars (182 M€) auraient été consacrés à des publicités anti-trans. Sous couvert d’anonymat, un supporter, employé fédéral, a expliqué qu’il ne pou-

vait plus utiliser certains mots dans ses mails sous peine de se faire licencier.

Mais la rive gauche du Potomac, où sont situés tous les lieux de pouvoir de Washington, abrite aussi un espace de contestation : l’Audi Field, le stade où évoluent les clubs du D.C. United (MLS, Championnat masculin) et du Spirit de Washington (NWSL, Championnat féminin). À chaque rencontre, la tribune nord accueille des ultras LGBT. Le groupe 202 Unique, en référence à l’indicateur téléphonique de Washington, affiche son drapeau pendant les matches féminins et masculins. ●●●

À L'AFFICHE
Reportage



Outre D.C. United, seuls l'Atlanta United et le Los Angeles FC ont une section de supporters se revendiquant LGBTQ+ en MLS. Ci-dessous, un-e fan de l'équipe féminine du Spirit de Washington, qui ce jour-là accueillait les Royals de l'Utah (3-3), avec les couleurs du drapeau trans sur les épaules.





Le terme d’“espace sûr” revient beaucoup dans les conversations des supporters LGBTQ+, pour lesquels les gradins constituent un espace d’expression et de contestation.



“On fait tout pour que les personnes trans soient en sécurité au stade” Une capo

... Outre le D.C. United, seuls l’Atlanta United et le Los Angeles FC ont une section de supporters se revendiquant LGBT en MLS. “Nous avons créé ce groupe parce que nous ne sommes pas les supporters de clubs d’une ville comme les autres, souligne Jake Didinsky, cofondateur de 202 Unique. Mais notre objectif n’était pas d’être au centre de l’attention, plutôt de faire partie du collectif des groupes de supporters. Nous ne considérons pas notre orientation ni notre identité sexuelles comme un problème politique ou social. C’est notre façon de vivre. C’est ce concept général qui a présidé à sa création.”

Le regard du trentenaire aux cheveux colorés s’assombrit lorsqu’il s’agit de raconter les six derniers mois : “Tout ce que fait l’administration Trump nous préoccupe. Nous nous inquiétons de savoir si quelqu’un va attaquer notre section parce que nous avons des drapeaux arc-en-ciel. Nous nous inquiétons de choses qui ne devraient peser sur personne lorsqu’on va soutenir son équipe. Nous accordons beaucoup plus d’attention aux menaces

que nous recevons parce qu’elles pourraient être crédibles. Nous pensons que l’administration Trump encourage les pires désirs des gens et le pire de l’humanité à se manifester. Les gens qui auraient réfléchi à deux fois avant de prononcer une insulte homophobe ou raciste sous un autre gouvernement le font ouvertement parce qu’ils considèrent que l’un des leurs est à la Maison-Blanche.”

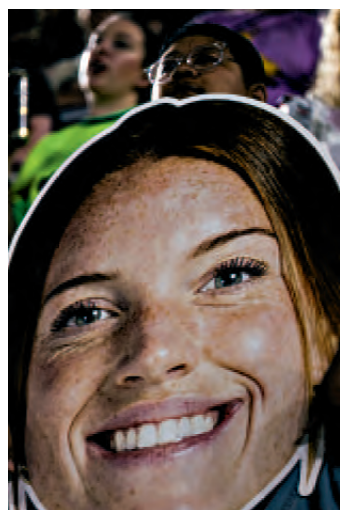
Chapeau rose et ongles bleus

Une récente étude de l’organisation à but non lucratif GLAAD, qui se consacre à la défense des droits de la communauté LGBTQ+, a recensé 932 attaques contre des personnes de cette communauté dans le pays entre le 1^{er} mai 2024 et le 1^{er} mai 2025. Ces violences ont fait 84 blessés et 10 morts. Des chiffres potentiellement sous-évalués car le bureau des statistiques du ministère de la Justice a supprimé l’identité de genre dans ses enquêtes.

Lors des matches du Spirit de Washington, la contestation se manifeste

pendant l’hymne national américain, joué avant toutes les rencontres sportives du pays. De nombreux supporters mettent un genou à terre, un geste initié par le footballeur américain Colin Kaepernick pour dénoncer le racisme et les violences policières envers les minorités. Capo survitaminée du Spirit Squadron, principal groupe de supporters du club féminin, Meredith Bartley estime qu’elle ne “peut pas être patriote en ce moment. Nous essayons de rendre notre tribune encore plus sûre à cause de la politique actuelle. Nous menons une campagne pour que les personnes trans sachent qu’elles sont en sécurité ici.”

Le terme de “safe space”, “espace sûr” en français, a été utilisé par toutes les personnes que nous avons interrogées en tribunes. Comme si, le temps d’une rencontre, les gradins constituaient une bouffée d’oxygène, une occasion de s’évader d’un quotidien sombre qui risque de durer jusqu’à la prochaine présidentielle (2028). Au moins. “Même si ce n’est pas lui (Trump) au pouvoir, nous savons que la haine est là, et nous devons rester forts. Nous serons toujours là, quoi qu’il arrive. Peu importe qui est à la Maison-Blanche, nous devons faire ce que nous pouvons dès main- ...



Ci-dessus, une affiche appelle à ce que le sport fasse plus entendre “les voix des personnes en situation de handicap, des femmes, des noirs, des latinos, des peuples autochtones, des Asiatiques et des LGBTQ+.”

“Certaines personnes estimaient que nous rendions l'équipe mauvaise parce que nous brandissions un drapeau arc-en-ciel en tribunes”, explique Jake Didinsky, le cofondateur du groupe de supporters 202Unique.





“Les quatre ans à venir seront difficiles” Un capo

... tenant pour assurer la sécurité des gens”, reprend la jeune femme queer en s’assurant que les drapeaux sont bien répartis dans la tribune.

Cet objectif est partagé par le Spirit de Washington. Responsable des relations avec les supporters, Leslie Mojica explique que le club est très attaché à ce que les personnes LGBTQ+ se sentent bien lorsqu’elles assistent à un match, dans la tribune des ultras comme dans le reste du stade. Car le club se doit d’assumer un rôle d’exemple : “Les regards sont braqués sur nous tout le temps, qu’ils soient liés à notre équipe ou non. Le fait que nous soyons le Spirit de Washington, ici dans la capitale du pays, et que nous ayons des groupes LGBTQ+, que nous fassions entendre ces voix et que nous soutenions cette communauté, montre comment d’autres équipes à travers le pays devraient également soutenir les LGBTQ+.”

Chapeau rose sur la tête, ongles bleus, Chris Ramos est l’autre capo de la tribune.

Avant de s’égosiller au mégaphone, assis sur son estrade, il prend le temps de partager ses craintes : “Les personnes homophobes se cachent beaucoup moins maintenant. J’entends régulièrement des remarques, des petits commentaires. En tant que personne travaillant dans les écoles, je pense que les enseignants craignent de plus en plus de parler de tout cela, de peur de perdre leur emploi. Or, l’une des choses les plus malveillantes que l’on puisse faire, c’est qu’il ne soit plus confortable ou facile d’expliquer ces sujets aux enfants. C’est ce qui me brise le plus le cœur. La prochaine génération est si impressionnable et précieuse. Les quatre années à venir seront difficiles pour les enfants homosexuels et queer.”

Le foot masculin moins accueillant

Si le foot féminin est un environnement accueillant pour la communauté LGBT, le foot masculin peut encore s’améliorer. Quand des dizaines de drapeaux arc-en-ciel sont agités en tribunes lors des matches du Spirit, une bannière solitaire est accrochée aux grillages durant les rencontres du D.C. United. Et parfois, ce ne sont pas les supporters adverses qui se montrent les plus hostiles. “Au début, des gens se demandaient : « Quel est l’objectif de ce groupe ? Une question de société ne devrait pas être le socle d’un club de supporters », se rappelle Jake Didinsky de 202 Unique.

Avant de poursuivre : “Certaines personnes estimaient même que nous rendions l’équipe mauvaise parce que nous brandissions un drapeau arc-en-ciel en tribunes. Maintenant, les choses se sont améliorées, les autres groupes de supporters ont vu que nous étions dans le même camp qu’eux. Mais si vous me demandez à quelles rencontres je préfère assister, c’est à 100 % aux matches des femmes. Parce que je ne vais probablement pas m’y faire traiter de pédé, ce qui arrive réguliè-

“Chez les hommes se faire traiter de pédé arrive régulièrement”

Le cofondateur de 202 Unique

rement lors de rencontres du D.C. United.” Contacté pour réagir à ce problème, le club n’a pas répondu à nos sollicitations. Le souvenir d’une insulte homophobe lancé par un adolescent il y a quelques saisons reste aussi ancré dans la mémoire du supporter. Pour lui, le Championnat de MLS ne cherche pas assez à éradiquer ce problème, coïncé par le fait que les supporters hostiles envers la communauté LGBTQ+ sont aussi ceux qui assurent le plus l’ambiance durant les rencontres.

Chant homophobe en espagnol

“L’homophobie fait malheureusement partie de la culture des supporters, prolonge Jake Didinsky. Par exemple, un chant homophobe en espagnol est lancé à chaque fois que le gardien adverse dégage le ballon. Il est repris par la foule sans savoir ce qu’il signifie parce que tout le monde est bourré. Quand on explique cela, les gens comprennent que ce n’est pas bien et il leur arrive de s’arrêter. Mais c’est toujours plus facile de suivre le mouvement quand c’est homophobe que quand c’est raciste.”

En attendant une (r)évolution des mentalités, les groupes de supporters LGBTQ+ font entendre leurs voix, une bière à la main, le maillot de leur équipe sur les épaules. “Le pays traverse une période effrayante, déplore le capo Chris Ramos. Les dirigeants préfèrent que nous nous divisions pour rester au pouvoir.”

Comme leur équipe du Spirit, qui s’est battue pour éviter ce jour-là la défaite contre les Royals de l’Utah (3-3), les fans LGBTQ+ ne s’avouent pas vaincus. Ils portent leurs revendications au cœur des stades pour le respect de leurs droits, en espérant qu’un jour leur combat ne soit plus d’actualité. “Idéalement, nos groupes de supporters ne devraient pas exister, philosophe Jake Didinsky. Mais ce n’est pas la réalité du monde dans lequel nous vivons.” ♦ C. V.

À L’AFFICHE
sur le terrain avec...

ISCO

“LE NUMÉRO 10 EST EN VOIE DE DISPARITION”

Ancienne star déchue du Real Madrid, le milieu offensif espagnol a retrouvé de sa superbe au Betis Séville. À 33 ans, ce meneur à l’ancienne carbure à l’amour du jeu et à la liberté.

Par
Tom Bertin, à Séville (Espagne)

Photos
Sébastien Boué/L’Équipe

42





SON POSTE “MES INSPIRATIONS? ZIDANE, RONALDINHO, INIESTA, XAVI”

“J’ai commencé à jouer dans mon quartier (*Arroyo de la Miel, au sud de Malaga*). Dans la rue, on apprend et on vit le foot différemment qu’en centre de formation. J’ai directement commencé comme meneur de jeu. J’aime porter le ballon, dribbler, donc c’est là où je me sens le mieux. Mes inspirations? Zidane, Ronaldinho, Iniesta, Xavi... Leur football était beau, presque magique. Malheureusement, le numéro 10 est en voie de disparition. Le football d’aujourd’hui est plus physique et les systèmes utilisés par les entraîneurs nous sacrifient peu à peu. Pour moi, le système qui valorise le mieux un numéro 10, c’est le 4-2-3-1. J’ai de la chance, c’est celui du Betis Séville et de l’équipe nationale. Le Barça aussi continue à croire en ce poste, on le voit avec Dani Olmo ou Pedri. Un bon 10, c’est le chef d’orchestre d’une équipe. Pour en être un, il faut sentir le jeu, savoir quand ralentir ou accélérer, où se placer et à quel moment... C’est nous qui dictons le tempo.”

Le 8 juin dernier (à droite), Isco, ici devant Cristiano Ronaldo, dispute la finale de la Ligue des nations contre le Portugal (2-2 a.p., 3-5 aux t.a.b.). Le milieu de terrain espagnol signe là son retour en sélection après six ans d’absence.

SON INSTINCT “JE NE PRÉPARE JAMAIS MES MATCHES”

“Numéro 10 est un poste très instinctif. Je ne prépare jamais mes matches, je ne suis pas du genre à étudier mon vis-à-vis. Une fois sur le terrain, j’analyse tout. Je cherche la zone idéale pour ressortir le ballon et faire mal à l’adversaire. En fonction de ce que je remarque, j’ajuste mon placement. L’idée est faire dézonner le numéro 6. Quand je vois qu’il me colle trop, je m’écarte du jeu, je me rapproche de l’aile. S’il me suit, ça laisse un espace libre pour un coéquipier. Le tout, c’est de sentir le jeu et de s’adapter. Même chose avec les dribbles. Je marche à l’instinct. Ma tête sait ce que le jeu demande. Mon geste préféré, c’est la « croqueta » (*dribble en double contact, popularisé par Andrés Iniesta*). Je tente souvent la roulette à la Zidane, aussi. (*Rires*) Ma vision du jeu est en grande partie innée. Le plus important, c’est d’apprendre à anticiper, de savoir ce que tu vas faire avant de recevoir le ballon. Sur le terrain, ça va à une vitesse folle. Si tu réfléchis trop, tu le paies.”

SA POLYVALENCE “ON SOUS-ESTIME MA CAPACITÉ À DÉFENDRE”

“Au Real Madrid (*de 2013 à 2022*), avec des joueurs comme Gareth Bale, Cristiano Ronaldo et Karim Benzema, il était quasi impossible d’installer un meneur. Notre rôle de footballeur est aussi de nous adapter au système, à nos coéquipiers, à ce que l’entraîneur demande. À plusieurs moments de mes années madrilènes, j’ai dû reculer en 8, jouer un peu ailier gauche... Et ça l’a fait. Entre bons joueurs, on est obligés de bien s’entendre! Lors de mes premières années avec Ancelotti (*2013-2015*),



j’ai montré que j’étais capable de faire de très bons matches ailleurs qu’à mon poste. Pourtant, dans les médias, j’ai entendu que je ne défendais pas assez... Je trouve qu’on me sous-estime sur ce point. Je pense être de ces joueurs qui donnent l’impression de ne pas défendre, mais qui, en réalité, le font. Peu importe où on m’a positionné, j’ai toujours fait de mon mieux. Mais, bien sûr, ça reste en 10 que vous avez vu le meilleur Isco.”

SON UTILISATION PAR ZIDANE “IL A CHANGÉ LE SYSTÈME POUR MOI”

“Zidane a été le seul entraîneur à Madrid qui a misé sur moi à mon poste naturel. Il a changé le système pour me placer meneur, derrière Cristiano Ronaldo et Benzema. J’étais un électron libre, je devais jouer dans les espaces que laissaient les autres milieux (*Toni Kroos, Luka Modric et Casemiro*). Et ça a très bien marché. J’ai adoré ça. La première saison complète de Zidane, en 2016-2017, a été ma meilleure sur le plan individuel et collectif (*13 buts, 10 passes décisives, toutes compétitions confondues*). On gagne la Liga et la Ligue des champions. Nous étions une vraie équipe, sur et en dehors du terrain. J’ai été très heureux à Madrid. J’y ai vécu des expériences inoubliables, remporté beaucoup de titres... Même si certains disaient que

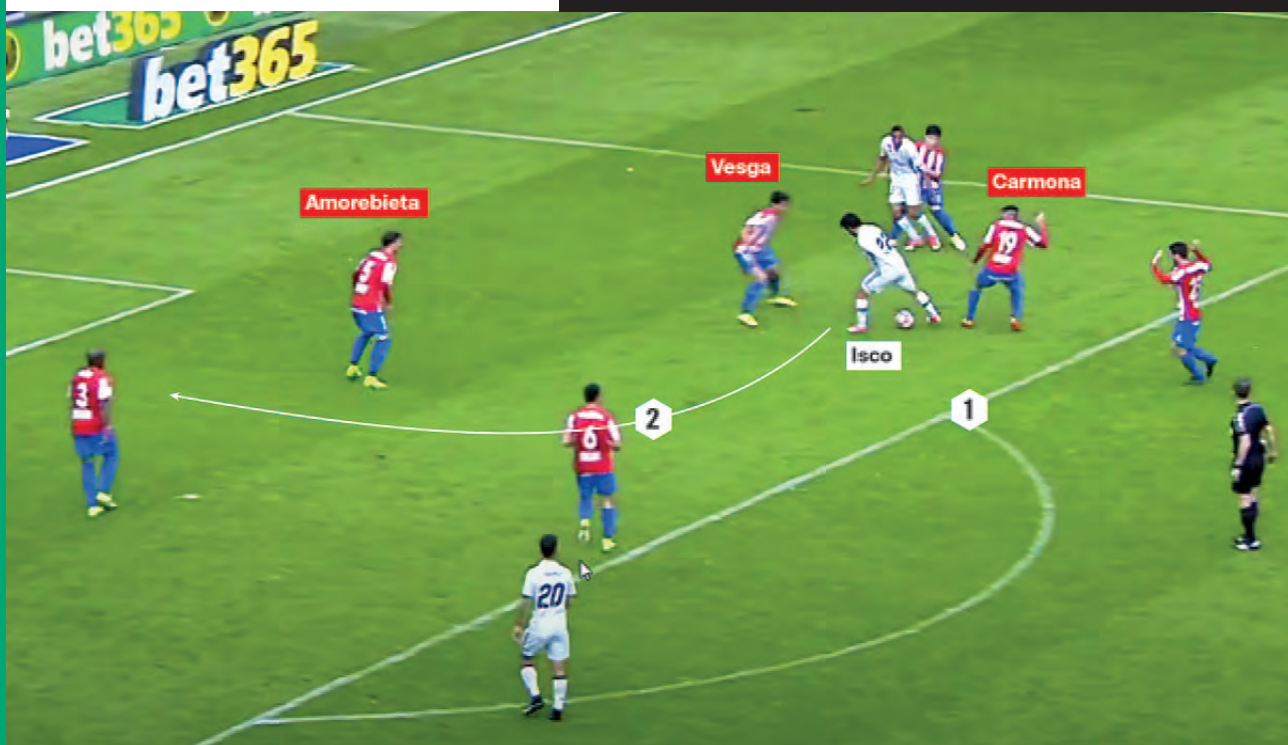
j’avais un profil « Barça-compatible », aller au Real était la bonne décision. Je serai à jamais reconnaissant envers le club.”

SON PASSAGE À VIDE “JE SUIS SEUL RESPONSABLE DE MON ÉCHEC”

“L’entraîneur avec qui j’ai eu le plus de mal, c’était Solari (*en 2018-2019*). Je revenais du Mondial avec une appendicite et, je ne sais pas, peut-être qu’il préférerait un autre joueur ou que je n’étais pas à la hauteur. Des entraîneurs t’apprécient plus que d’autres, c’est le foot. Après ça, à Madrid, tout a été plus compliqué pour moi. Quand on n’est ...

CAS PRATIQUE NUMÉRO 1 UTILISER SON CORPS

“Très beau but ! (*Succès 3-2 du Real Madrid à Gijon, en avril 2017*). J’ai l’habitude dans les petits espaces. Sur mon premier contrôle, je savais déjà que j’avais un joueur à ma droite. J’ai donc essayé d’emmener la balle là où je ne voyais pas de jambes adverses. J’ai mis mon bassin en opposition pour bloquer mon vis-à-vis. Se servir de son corps permet d’empêcher les adversaires de prendre la balle, de provoquer des fautes, de dribbler, ça aide sur tout ! C’est un de mes points forts. Ensuite, j’ai essayé de créer des décalages en dribblant (*il élimine Carmona, Vesga puis Amorebieta*) et trouver ce mètre dont j’ai besoin pour déclencher le tir. Une fois que je l’ai, ça fait souvent but.”



À L’AFFICHE sur le terrain avec...

L'ancien espoir du Real Madrid a rejoint le Betis Séville en juillet 2023. Dans le club andalou, il a retrouvé le goût du foot. La saison dernière, Isco a disputé la finale de la Ligue Conférence contre Chelsea (1-4) et décroché une sixième place en Liga, synonyme de qualification en Ligue Europa.

... pas bien mentalement, ça se ressent dans son jeu. J'étais dans une mauvaise passe sportive et personnelle. Je ne savais pas comment rebondir. Le seul responsable de mon échec, c'est moi. Au Séville FC (août-décembre 2022), ça n'a pas marché non plus. L'atmosphère au club n'a pas aidé. Là-bas, je n'ai eu de problèmes qu'avec Monchi (le directeur sportif, avec qui il a eu une grosse altercation). À partir de là, j'ai décidé de prendre du temps pour moi (il est resté sans club entre janvier et juillet 2023). Me retrouver, récupérer, retrouver ma force mentale. Forcément, j'ai eu des moments de doute. Mais je ressentais une sorte de dette envers moi-même. Je ne pouvais pas terminer ain-



CAS PRATIQUE NUMÉRO 2 L'AMOUR DU BEAU GESTE

“Un de mes meilleurs matches (en qualifications pour le Mondial 2018, face à l'Italie, 3-0). Je ne pouvais pas faire mieux. Nous menions 2-0, je marque les deux buts. J'étais en totale confiance, alors j'ai tenté un « caño » (petit pont) sur Verratti. J'étais très inspiré. Je sais que certains coaches détestent qu'on tente ça au milieu du terrain, mais c'est ce qui m'était venu instinctivement. J'adore ce geste. L'important est de bien choisir ce qu'on fait après. Donc, juste après, je me suis projeté vers l'avant dans l'axe. C'est comme ça qu'on fait mal à l'adversaire. Après, il faut tenter une passe longue qui surprend la défense, c'est ce que j'ai fait avec Carvajal, qui a failli marquer. Une très belle action !”

si. J'ai travaillé dur pour retrouver mon niveau. On me dit souvent que j'aurais dû faire une meilleure carrière. On ne le saura jamais. J'ai fait du mieux que j'ai pu, je suis fier de mon parcours. Enfant, je n'aurais jamais pu imaginer vivre ce que j'ai vécu.”

SA RENAISSANCE AU BETIS “PELLEGRINI, COACH LE PLUS IMPORTANT DE MA CARRIÈRE”

“Retrouver mon niveau n'a pas été une surprise. Je savais qu'en me faisant confiance et en travaillant, ça reviendrait. La présence de Manuel Pellegrini m'a convaincu de venir au Betis. Il est





l'entraîneur le plus important de ma carrière. Il m'a lancé à Malaga en 2011 et m'a donné confiance et amour. Et c'est pareil ici. J'ai la chance d'avoir un coach qui croit en ce poste de 10. Il me conseille de rester toujours au plus près du ballon et m'accorde une grande liberté de mouvement. De plus, cette saison, pour la première fois, j'ai été nommé capitaine, une immense fierté. Je vis l'une des périodes les plus heureuses de ma carrière. Je me sens très aimé par le club, mes coéquipiers et les fans."

SON AVENIR "JOUER POUR M'AMUSER"

"Les conseils de l'entraîneur m'aident encore à comprendre comment mieux aider l'équipe. Par exemple, je pense pouvoir faire plus de passes décisives en jouant plus proche de la surface adverse. Les stats ne m'obsèdent pas (12 buts et 11 passes décisives, toutes compétitions confondues, en 2024-2025). Je préfère bien jouer sans marquer que marquer et mal jouer. Ma philosophie restera la même: jouer pour m'amuser. Peut-être que ça finira par me faire retrouver la sélection régulièrement (il a fêté sa 39e cape en finale de la Ligue des nations, une première depuis juin 2019). Mais je ne me prends pas la tête. Je reviens d'une grave blessure (fracture du péroné entre mai et septembre 2024), alors je savoure chaque jour de ma vie de footballeur, tant que mon corps la supporte. Mon dernier objectif? Que ce soit moi qui me retire du football et non le football qui se retire à moi." ♦ T.B.

CAS PRATIQUE NUMÉRO 3 SENTIR LE JEU

"Cette action caractérise le rôle d'un meneur. Un numéro 10 se doit de créer ou trouver l'espace. Ici, je remarque que le meilleur endroit pour créer du danger se situe derrière les deux milieux adverses. Alors je reste à l'affût, je regarde ce qui se passe tout autour. À un moment, je sens le jeu, je vois l'espace se libérer et le ballon arrive vers moi. Je vois Cucho Hernandez se sortir de son marquage et foncer vers le but. Alors, d'instinct, je tente la passe en une touche, car je sais parfaitement que si j'attends, il sera hors jeu. On a bien joué le coup, c'est un superbe mouvement collectif qui a donné un but et une victoire très importante (2-1, dans le derby contre le Séville FC, le 30 mars)."



À 33 ans, Isco veut encore s'amuser sur les terrains quelques années et surtout choisir le moment où il dira stop.



LE CAIRE, MORNE SUR LE NIL

Malgré ses clubs centenaires, Al-Ahly et Zamalek, ou le nouveau riche Pyramids FC, vainqueur de la Ligue des champions, le football cairote a bien du mal à se relever des violences et de la répression post-printemps arabe.

Par
Martin Dumas Primbault, au Caire (Égypte)

Photos
Malak el Sawi / L'Équipe

ATLAS

Le Caire, Égypte.

Population

20,1 millions d'habitants.

Température

moyenne l'hiver 22 °C.

Température

moyenne l'été 32 °C.

Ensoleillement

10,1 heures de soleil par jour.

Précipitations

5 à 8 jours par an.

“Le ramadan en Égypte, c'est quelque chose d'unique.” À force d'être entendu chaque année ad nauseam pendant le mois saint, on aurait tendance à oublier la véracité de ce refrain aussi entêtant qu'ultra-populaire du chanteur émirati Hussain Al Jassmi sorti en 2021. Au Caire, le ramadan est plus qu'une fête religieuse. C'est une atmosphère qui imprègne chaque recoin de la plus grande ville du monde arabe, à très large majorité musulmane. Rues et balcons se parent de guirlandes, de décorations colorées et autres lanternes traditionnelles, les fawanis. L'état d'esprit général mêle spiritualité et retrouvailles familiales ou entre voisins. Et pendant vingt-neuf jours d'abstinence, le rythme de vie est décalé. La journée,

chacun accomplit religieusement son labeur quotidien les yeux embués. Ce n'est que passé le coucher du soleil que l'effervescence naturelle de la capitale égyptienne revient au galop, puissance dix, jusqu'à l'aube.

Aussi, pour être certain de rencontrer des supporters de Zamalek en ce frais mercredi soir de mars, j'ai veillé à laisser passer l'iftar, le repas quotidien de rupture du jeûne, autour de 18 heures cette année, puis une bonne heure de digestion, avant de me rendre au café *Al dakar*. Le petit établissement populaire, dont les tables en plastique s'étalent à même la rue, est l'un des milliers de débits de boissons (non alcoolisée, ramadan ou non) qui abreuvant la mégapole de plus de 20 mil-



TEMPS ADDITIONNEL
Le Caire

49

lions d'habitants. Celui-là a l'avantage d'être sis dans un pâtre de maisons pittoresque, Al Houthia, dernières ruelles arborées et à hauteur d'homme du quartier d'Agouza où, comme dans 90 % de la ville, les blocs d'immeubles en béton de quinze étages au moins sont la norme. Grande comme dix fois Paris, Le Caire grapille les airs et le désert pour absorber sa démographie galopante.

Al-Ahly, le géant populaire

Omar Mohsen et ses potes lancent sans conviction leurs dés sur un plateau de tawla (appellation locale du backgammon) en attendant le coup d'envoi, lui aussi reprogrammé en soirée (21h30), du match de Coupe de la Ligue opposant Zamalek

à El Gouna FC. Le banquier de 32 ans à la barbe hirsute est un habitué des lieux autant qu'un "Zamalkawy de père en fils". L'inverse de ses camarades du soir, trois supporters d'Al-Ahly, l'autre institution de la ville, visiblement venus plus pour chambrier leur copain que par solidarité sportive. La petite assemblée est un miroir miniature de ce que sont le foot cairote aujourd'hui et le ballon rond égyptien dans son ensemble : une rivalité plus que centenaire entre les Rouge et Blanc d'Al-Ahly et les Blanc et Rouge de Zamalek. Les premiers, nés en 1907 et au palmarès long comme le Nil (45 Championnats et 39 Coupes d'Égypte), s'attirent les faveurs de huit Égyptiens sur dix. Le neuvième supporte les seconds, ●●●

PRATIQUE

Décalage horaire +1 heure.

Distance Paris-Le Caire

3 209 km.

Vol Paris-Le Caire 4 h 20.

Prix du billet d'avion

310 à 500 euros l'aller-retour.

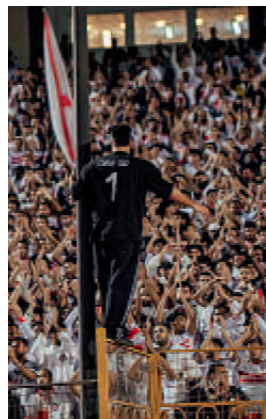
Nuit d'hôtel 15 à 285 euros.

Trajet aéroport - centre-ville

4 à 6 euros en taxi
(30 minutes).

Ticket de transports

en commun 15 à 30 centimes
(valable une fois).



Être supporter du Zamalek au Caire signifie vivre dans l'ombre du géant Al-Ahly mais aussi (et surtout) faire partie d'une communauté qui se retrouve en dehors des tribunes pour partager le foul, le traditionnel petit-déjeuner, jouer au tawla, l'appellation locale du backgammon, ou encore chanter sa passion dans les rues pour son club favori.

... nés quatre ans plus tard et à l'armoire à trophées moins remplie (quand même 14 Championnats et 29 Coupes). Toutes les autres écuries se partagent les miettes. L'adversaire du soir appartient à cette dernière catégorie. "El Gouna a à peine vingt ans, ce n'est pas un club de ferveur mais un club d'investissement", tacle Omar. À parcourir la courte histoire de cette station balnéaire pour ultra-riches égyptiens construite sur les bords de la mer Rouge dans les années 1990, on aurait du mal à lui donner tort. "Ce n'est pas compliqué, il n'y a que cinq équipes qui ont des fans dans le pays : Zama-lek et Al-Ahly au Caire, Al-Masry à Port-Saïd, l'Ismaily à Ismaïlia et Ghazi El-Mahalla dans le delta", tranche notre homme sous l'approbation générale. Même le Pyramids FC, créé en 2008 par un oligarque saoudien, manque d'une fanbase crédible malgré une saison plus que réussie : vainqueur de la Ligue des champions africaine, vice-champion d'Égypte et finaliste de la Coupe.

Zamalek et Girondins de Bordeaux

L'opposition du soir peine à captiver les foules. Les commentaires couverts par le mixeur du patron, qui concocte des jus frais, et les bruyants pétards allumés çà et là dans la rue – un autre folklore du ramadan – n'aident pas. Le spectacle proposé non plus. Les vingt premières minutes sont une succession de cafouillages. Jusqu'au premier frisson,

subitement éteint par un fou rire collectif provoqué par une glissade du milieu du Zamalek Nasser Maher dont les joueurs d'El Gouna ne réussissent même pas à tirer profit. Par indulgence, on aurait envie de mettre la triste prestation sur le compte de l'absence des internationaux, mobilisés par la trêve. Omar n'est pas de cet avis. "Notre Championnat est fatigué, les stades sont vides, les joueurs sont mauvais, c'était mieux avant", tranche à nouveau le bonhomme, sans soulever la moindre contradiction dans le café de plus en plus rempli.

Score vierge à la mi-temps. Le groupe d'amis se lève comme un seul homme. L'un d'entre eux, un Ahlawy, profite de l'instant pour envoyer une pique qui lui trottait dans la tête depuis mon arrivée. "Zamalek, c'est terminé! Ils vont finir comme les Girondins de Bordeaux!", lâche le moustachu hilare en tirant sur sa chicha. Le scud passe complètement à côté d'Omar, déjà installé devant un match de volley-ball diffusé sur une télé branchée dans un garage adjacent. De chaque côté du filet, on retrouve les deux clubs cairotes rivaux. Les hommes de Zamalek sont menés deux sets à rien.

Face à l'indifférence presque générale pour le sport roi, je salue la compagnie et m'éclipse. À défaut d'observer du beau jeu devant un écran, je décide de tenter ma chance au city stade du coin. Il est déjà 23 heures passées mais les joueurs amateurs commencent tout juste à fouler le gazon synthétique. L'arène est logée dans la cour d'une



école maternelle. Sur le mur, une fresque colorée affiche le portrait de trois Pharaons. Mohamed Salah, évidemment, mais aussi Mohamed El-Shehawey, le portier de la sélection et d'Al-Ahly, et enfin Shikabala, vainqueur de la Coupe d'Afrique des nations 2010 et indéboulonnable numéro 10 du Zamalek. Ici, tout le monde a sa place. Une inscription à côté le confirme : "Non à la discrimination."

Jouer pour oublier la guerre au Soudan

Pour compléter le tableau, le terrain est ceint d'une cage en métal rouillé qui donne aux matches des allures de règlement de comptes. Le gardien des lieux, aimable comme la porte de cette prison footballistique, s'empresse, à peine les deux équipes au complet, de venir récolter son dû, 250 livres (environ 4,30 euros) l'heure. Le six contre six du soir aligne deux effectifs 100 % soudanais. Des jeunes d'à peine 20 ans, comme Mohamed Taha, ravi d'avoir du public pour une fois.

Le souriant garçon de 19 ans est arrivé dans le quartier avec sa famille en août 2024, fuyant le conflit qui ravage son pays. "Nous, comme tous les Arabes, on aime le foot, et pour nous, ça permet d'oublier la guerre", confie l'étudiant ingénieur, le regard sévère. Comme lui et ses frères de ballon, près d'un million et demi de Soudanais ont trouvé refuge chez le voisin égyptien depuis l'éclatement des combats le 15 avril 2023. "Cette guerre est oubliée, personne n'en parle, tout le monde s'en

fout, lance Mohamed Taha, déconcertant de maturité. Ce n'est pas une guerre civile ! Les civils sont victimes des deux généraux qui s'affrontent, il faut le rappeler, il faut que les médias le disent !" C'est désormais chose faite.

Sur le terrain, ça joue avec des crampons usés et même pieds nus. L'un des joueurs n'a qu'une chaussure, enfilée sur son pied fort. Dans leur cage, les gars vont enchaîner passements de jambes et tacles assassins le sourire aux lèvres jusqu'au bout de la nuit puis débriefer le tout autour d'un foul (petit-déjeuner traditionnel, voir encadré) pour le sahur, le repas de l'aube avant d'enchaîner sur une nouvelle journée de jeûne. Je repense à Omar et m'enquiers du résultat des matches sur mon téléphone. Les footballeurs ont fait un piteux 1-1, les volleyeurs ont pris une bulle. Sale soirée pour le Zamalkawy.

Le lendemain même heure, c'est au tour d'Al-Ahly de disputer son match de poules en Coupe de la Ligue. La rencontre oppose le monstre cairote au curieux club d'ENPPI, pour "Engineering for the Petroleum & Process Industries", une compagnie pétrolière nationale. Autre originalité du Championnat égyptien : sur les dix-huit équipes de l'élite, six portent le nom d'une entreprise (banque, laboratoire pharmaceutique ou même fabricant de céramique) et deux autres arborent les blasons de l'appareil militaire (l'armée de terre pour El Geish et les garde-frontières pour Haras El-Ho- ...

TEMPS ADDITIONNEL Le Caire



STADES

1. Stade International Qesm
Than Madinet Nasr, 4436020.
Clubs résidents
Al-Ahly et Zamalek.
Inauguration 1960.
Capacité 74 100 places.

2. Stade du 30 juin
El-Moshir Tantawy Axis, Al-Hay
Al-Asher, Nasr City, 4440510
Club résident Pyramids FC.
Inauguration 2009.
Capacité 30 000 places.

3. Stade Al Salam El-Nahda,
Second Al-Salam, 4650150.
Club résident Al-Entag Al-Harby.
Inauguration 2009.
Capacité 30 000 places.

4. Stade Misr Nouvelle
capitale administrative
Club résident Sélection.
Inauguration 2024.
Capacité 93 940 places.

5. Stade de l'Académie
militaire Héliopolis.
Club résident Tal'ea El Geish.
Inauguration 1989.
Capacité 28 500 places.

6. Stade de l'Académie de
police 417 Ramses, El-Abaseya
El-Bahareya, El-Weili, 4391080.
Clubs résidents Ittihad
Al-Shorta et El-Dakhleya.
Capacité 5 000 places.

7. Arab Contractors Stadium
Nasr Abou El-Farag, Al-Abagayah, Qesm Al Khalifah 11795.
Club résident Al-Mokawloon
Al-Arab.
Inauguration 1979.
Capacité 35 000 places.



Dans la capitale égyptienne, le football se vit aussi dans les cafés devant les postes de télévision en tirant sur sa chicha.

... dood). La grande muette, aux manettes du pays depuis 2013, déploie ses tentacules partout, y compris dans le sport. Cela explique pourquoi le stade vers lequel je me dirige, pourtant joliment baptisé Al Salam ("la paix" en arabe) est aussi parfois désigné sous le nom de "stade de la production militaire". Personne, en revanche, ne réussira à m'expliquer pourquoi la confrontation ne se déroule pas au Stade international du Caire, écrin partagé par les deux grands rivaux.

Le traumatisme de Port-Saïd

Aux abords de l'enceinte, quinze minutes avant le coup d'envoi, un étrange silence règne. Une petite procession de supporters avance bercée par l'écho du tarawih, la sixième prière quotidienne d'usage pendant le mois saint, psalmodiée par le haut-parleur d'un minaret. À peine 300 spectateurs prennent place dans les tribunes de pourtant 30 000 sièges. La compétition, créée en 2021, a du mal à conquérir les cœurs. Surtout, toutes les rencontres nationales se jouent avec une jauge limitée depuis le massacre de Port-Saïd survenu le 1^{er} février 2012. Ce jour-là, 72 fans d'Al-Ahly avaient trouvé la mort, dans un affrontement avec les ultras d'Al-Masry. Un drame d'une violence inouïe et aux contours encore flous. La date est plus qu'un traumatisme pour tous les mordus de ballon rond du pays : une plaie d'Égypte béante encore non refermée dans l'histoire du football national.



ON MANGE QUOI ? Ancestral

1. Foul wa Taameya

Petit-déjeuner égyptien millénaire. Purée de fèves cuites dans l'huile et parfumée d'épices accompagnée d'une assiette de falafels. Servi avec des légumes en saumure (makhalil), un œuf dur recouvert de purée de sésame (tahina) et une salade. À manger dans la rue ou au comptoir des charrettes en bois sur les bords du Nil. Jamais plus de 1,50 euro.

2. Koshari

Le plat national riche en féculents que les historiens font remonter à l'Égypte antique. Mélange de pâtes, riz, lentilles, pois chiches et oignons frits, surmonté d'une dose de sauce tomate et agrémenté de piment et d'ail. Plat ouvrier à déguster dans des cantines populaires. La plus illustre est *Abou Tarek*, sur cinq étages au cœur de la rue Champollion.

3. Molokheya

Soupe de corète potagère (molokheya) chargée en ail. Les puristes la mangent directement à la main, munis d'un morceau de pain plié en forme d'oreille de chat (wedn al otta). Sa texture visqueuse et élastique peut rebuter plus d'un palais inexpérimenté.

4. Kofta

Des longues boulettes de veau ou d'agneau en brochettes cuites au barbecue, souvent à même la rue. Trempées dans une purée de sésame (tahina), elles s'accompagnent d'un bol de riz aux vermicelles (roz bel chaareya).

5. Basbousa

La pâtisserie égyptienne (*photo*). Un gâteau de semoule et de poudre d'amande imbibé de sirop. Les plus gourmands y ajouteront une couche de crème, de confiture de mangue ou de nutella.



Depuis, après plusieurs saisons à huis clos, seules 15 000 personnes au maximum sont autorisées à pénétrer dans les stades. L'identité et le passé de chacune d'entre sont scrutés au peigne fin via la plateforme unique d'achat de billets contrôlée par les services de renseignement. Seules les joutes de Ligue des champions africaine et de Coupe du monde des clubs font exception, pour se conformer aux exigences de la FIFA autant que pour garder la face à l'international. J'ai eu l'occasion de le constater le 25 mai 2024 lors de la finale retour de Ligue des champions entre Al-Ahly et l'Espérance de Tunis (1-0 ; 0-0 à l'aller). Les 40 °C de température extérieure semblaient glacés face à la fièvre qui s'était emparée d'un Stade International bourré à craquer. Les Rouge et Blanc avaient soulevé leur douzième trophée continental (record, loin devant Zamalek et le TP Mazembe, cinq) devant un public hystérique, faisant un peu plus honneur à leur surnom de "Real Madrid d'Afrique". Ce soir-là, j'ai eu le privilège de goûter pendant quatre-vingt-dix minutes à ce qu'Omar voulait dire par "c'était mieux avant".

Marmoush, Salah et stades vides

L'ambiance qui m'attend ce jeudi 20 mars est aux antipodes de cette victoire historique. Quelques dizaines de supporters s'égosillent sans arriver à couvrir le bruit des avions de l'aéroport international du Caire situé deux kilomètres plus loin à vol

d'oiseau. Avachi sur un siège coque à l'écart, Abdallah, 24 ans, les regarde de haut. "Ce n'est pas digne de l'histoire de notre club, on vaut mieux que ça", veut croire le natif du quartier. Même son "petit frère de cœur", assis à ses pieds, n'y croit plus. "On vient parce qu'on aime Al-Ahly et parce que ça passe le temps, mais, en vérité, on s'ennuie", confesse Abdulrahman, 15 ans. Le gamin à l'œil balafre joue comme numéro 9 dans une académie sportive toute proche baptisée Castle. Sur son téléphone, il me montre des vidéos de ses meilleures actions. Vif et technique, Abdulrahman dribble et enchaîne les buts en 240p. "T'as vu, il est énorme!", s'enthousiasme Abdallah en vrai grand frère. "Malheureusement, en Égypte, si tu veux réussir, il te faut du piston ou de l'argent et le mieux c'est d'avoir les deux en même temps", relativise-t-il aussitôt.

Aujourd'hui, percer au pays des Pharaons sans avoir foulé les pelouses des meilleurs clubs ou fréquenté les plus prestigieuses académies est presque devenu mission impossible. La nouvelle star du pays, Omar Marmoush (Manchester City), en est l'exemple type. Le binational (il est également canadien) a grandi dans les beaux quartiers du sud du Caire, étudié dans un lycée privé hors de prix et fait ses classes au Wadi Degla, un club retombé un temps en D2 (2021-2025) mais au centre de formation connu dans tout le monde arabe. On est loin de la success story de son

Le ballon ne cesse jamais de rouler au Caire. Même à 23 heures, les joueurs amateurs se retrouvent au city stade pour assouvir leur passion tandis que d'autres préfèrent bénéficier des commentaires des journalistes bord terrain.



La mégapole ne cesse de s'agrandir, de se transformer, de se moderniser mais les cafés et les vendeurs de drapeaux aux abords des stades, eux, demeurent des points de repère pour les Cairotes ou les touristes.

... illustre capitaine en sélection, Mohamed Salah. L'épopée qui a conduit le gosse de Nagrig, un modeste village rural du delta du Nil, jusqu'au sommet de l'Europe avec Liverpool, avait fait rêver des millions d'Égyptiens. C'était il y a six ans. Une petite éternité pour un amateur de foot, même dans un pays à l'histoire plurimillénaire.

Ultras réprimés

Pour m'aider à comprendre comment le foot égyptien en est arrivé là, K. m'a donné rendez-vous le lendemain de ce revers 0-1 au bout de l'ennui. Le grand gaillard aux longues dreadlocks et au débit de parole façon mitraillette, en plus d'être une encyclopédie du football égyptien, est un ancien ultra, fou d'Al-Ahly depuis 2002. Il accepte de me parler à condition de garder l'anonymat. Et pour cause, il a tout connu : de la formation des premiers kops jusqu'à leur répression en passant par leur politisation pendant le printemps arabe. Son histoire avec les ultras commence le 17 avril 2007, lors d'une rencontre contre l'Ismaily au Caire. "J'ai vu des mecs interdits d'entrer dans le stade juste parce que la police ne voulait pas qu'ils brandissent une bannière, ça m'a choqué."

Âgé d'à peine 14 ans à l'époque, K. se passionne alors pour les Ultras Ahlawy. Le premier groupe du genre en Égypte en était à ses balbutiements, mené par Amr Fahmy, une légende décédée en 2020. Il fréquente leur QG, un restaurant de grilla-

des en plein centre-ville, participe à la confection des tifos et s'abonne au stade. "C'est la première fois que j'ai senti que j'appartenais à quelque chose d'important", se souvient-il, ému. Assez vite, leurs prises de position "anti-médias et anti-ministère de l'Intérieur" en tribunes leur valent une violente campagne de dénigrement à la télé et dans la rue. "On avait très mauvaise réputation, certains disaient qu'on était mal élevés et drogués."

Puis arrive le 25 janvier 2011 qui voit des millions de Cairotes se rassembler place Tahrir pour exiger le départ du président en poste depuis trente ans, Hosni Moubarak. K. et ses potes en sont. "En tant que jeunes Égyptiens, pas en tant qu'ultras", précise le supporter. La violente répression qui s'abat sur les manifestants les propulse malgré eux en première ligne du mouvement qui a renversé le raïs en 17 jours. "On était organisés, on savait avancer en groupe, reculer en groupe", explique K. Les ultras sont projetés dans deux années d'effervescence politique et sociale déclenchées par le printemps arabe.

En retour, les gouvernements successifs leur font payer par le sang. Mohamed Mostafa Karika, "premier martyr des ultras", est tué par la police en novembre 2011 lors d'un sit-in devant le siège du gouvernement. La répression se poursuit dans les stades. Il y a une première étincelle en janvier 2012 lors du match Al-Ahly - Assouan. "118 blessés et 21 interpellations pour une bannière critique à

ON VISITE QUOI? Merveilles du monde

1. Les pyramides de Gizeh

Incontournables, les trois pyramides et le Sphinx, au sud-ouest de la métropole. Merveilles du monde et paradis pour perches à selfie. Au Grand Musée égyptien, on découvre les secrets du tombeau de Toutânkhamon.

2. La citadelle de Saladin

Elle domine la vallée du Nil et la mégapole. Construite au XII^e siècle par Saladin, sultan d'Égypte (*photo*). La mosquée de style ottoman qui la surplombe a été inaugurée en 1848 par le père de l'Égypte moderne, Méhémet Ali. Sur l'esplanade, une horloge en cuivre offerte en 1845 par le roi des Français Louis-Philippe.

3. Le Caire islamique

Le surnom de "ville aux mille minarets" prend son sens dans ce quartier médiéval. On s'y perd dans un dédale de ruelles jusqu'à la mosquée Al-Azhar, prestigieuse institution sunnite et université fondée en 970. À ses pieds, le Khan el-Khalili, le plus célèbre souk du Caire.

4. La place Tahrir

Épicentre du printemps arabe en 2011, la place Tahrir marque aussi l'entrée de Wast El-Balad, centre-ville moderne construit à la fin du XIX^e siècle. Le vieux musée égyptien y trône en majesté. On y va aussi pour flâner dans ses cafés, faire du lèche-vitrine ou profiter des cinémas.

5. Héliopolis

Sur la route de l'aéroport, la ville d'Héliopolis, fondée en plein désert par le baron Empain au début du XX^e siècle, est aujourd'hui un quartier du Caire. Au milieu, le palais hindou de son fondateur, un brin iconoclaste.



TEMPS ADDITIONNEL Le Caire



l'égard du conseil militaire", qui avait pris le pouvoir par intérim. Port-Saïd est une déflagration.

De jeunes Soudanais ont fui la guerre. Au Caire, ils se retrouvent autour de parties de football. L'occasion aussi d'évoquer leur pays.

Le prix du sang

Bien qu'aucune enquête n'ait fait la lumière sur les raisons du drame, tout laisse à penser que le gouvernement militaire a laissé faire afin d'envoyer un message clair aux agitateurs de tribunes. K. n'avait pas fait le déplacement. En revanche, il a fait le pied de grue toute la nuit devant la gare du Caire pour accueillir les 72 dépouilles dont noms et portraits étaient jusqu'à peu affichés au-dessus du portail principal du siège d'Al-Ahly, en plein centre-ville, au pied de la tour du Caire en forme de lotus. "Je n'oublierai jamais. Je ne pardonnerai jamais. Et je refuse de mettre un pied à Port-Saïd", promet K, dont la colère n'est jamais redescendue.

Malgré les deuils et désormais l'apathie, l'amour de l'Ahlawy pour son club est resté intact. "Al-Ahly est une institution plus ancienne que certains États de la région, elle résistera à tout !" En jetant un œil attristé autour de lui dans le café bien dégarni qui nous accueille malgré le match de qualifications pour le Mondial 2026 entre l'Égypte et la Sierra Leone (1-0) retransmis sur de nombreux écrans, K. s'en remet à un dicton du cru : "les Égyptiens mangent du foul au petit-déjeuner, du foot au déjeuner et Oum Kalsoum (*grande chanteuse égyptienne*) au dîner, et ça, ça ne changera pas !" On a envie de le croire. ◆ M. D. P.



MAILLOTS PORTÉS, UN FILON EN OR

Les tuniques offertes par des joueurs après les matches se retrouvent souvent mises en vente sur des sites comme Vinted ou Leboncoin. Une dérive en pleine expansion qui agace les donateurs. Par Matteo Amghar

Tout fan en a rêvé. Se rendre au stade et, au coup de sifflet final, voir un joueur s'approcher pour offrir son maillot en main propre. De retour à la maison, une fois l'émotion passée, le dilemme se pose entre le porter ou l'encadrer. Depuis peu, une troisième option dissidente fait grincer des dents les footballeurs : celle de la revente instantanée. Sur Leboncoin, Vinted ou le marketplace de Facebook, les annonces pullulent. Dans les jours, voire les heures suivant les matches, certaines tuniques se retrouvent mises en vente à des prix souvent exorbitants. En janvier, Dylan Louiserre est tombé sur son maillot proposé à 500 euros. "En

donnant, je cherche surtout à faire plaisir à un supporter qui sera fier. Je trouve cette pratique absurde, mais chacun est libre de faire ce qu'il veut", rejoue le capitaine guingampais.

Quand on parcourt les annonces de ces sites de revente, cette notion d'absurdité prend tout son sens. Le maillot de joueurs méconnus comme celui de Tom Meynadier, honnête latéral de Bastia (L2 aussi), est disponible à 200 euros. Après quelques clics s'offre à nous une pièce rare : une tunique de Rennes floquée Désiré Doué et portée lors d'un match face à Lyon. Dedicacée par l'international français, la relique revient à 2550 euros. De quoi faire tiquer les principaux concernés, n'appréciant pas que des revendeurs s'en mettent plein les poches sur leur dos. En novembre dernier, un maillot du SM Caen floqué Mendy est mis en vente à 299 euros sur Leboncoin, avec possibilité de régler en trois ou quatre fois. Alerté, le buteur normand annonce alors prendre une décision radicale dans une story Instagram laconique : "Les maillots, nous les payons. On les offre, vous les vendez. Plus aucun maillot ne sera donné. Merci."

Des fuites au sein même des clubs

Mésaventure similaire pour Cheikh Touré. Mi-avril, l'attaquant de Nancy, futur champion de National, pensait avoir offert son maillot à une petite fille dans les travées de Marcel-Picot. Alors, en voyant sa tunique finir sur Vinted, le buteur de 28 ans



COMMENT RÉCUPÉRER UN MAILLOT AU STADE

Si un système onéreux comme MatchWornShirt offre aux supporters l'occasion de récupérer en ligne des maillots portés, il reste des techniques pour ne pas repartir du stade bredouille. La pancarte peut fonctionner, mais l'idéal est d'innover. "À Lorient, un supporter qui est menuisier offre des petits objets personnalisés aux joueurs. Quand ils viennent vers lui, il demande le maillot en échange et ça marche. Après, c'est limite du matraquage, il fait ça à chaque match. Une fois, il en a récupéré quatre. Tu perds un peu la magie du truc..." souffle Benjamin, collectionneur et photographe bord pelouse. "Les vautours qui hurlent en tribunes n'ont aucune chance. Le joueur, faut souvent le connaître un minimum, l'avoir déjà vu à la sortie de l'entraînement par exemple", poursuit-il. Enfin, autre solution, plus compliquée : être le fils d'Henri Émile ou Loulou Nicollin (*Laurent a succédé à son père, grand collectionneur, à la tête de Montpellier*). "Après les grands tournois, je leur gardais toujours un maillot", se souvient l'intendant historique des Bleus. ● M. Am.

Bob Zonderwijk (ci-dessous) dirige MatchWornShirt, plateforme de vente aux enchères de maillots mondialement référencée.



décide de ne plus rien donner jusqu'à la fin de la saison. "C'est une punition collective, temporaire. Si un enfant me demande mon maillot, je lui donne. Mais là, dans la confusion, quelqu'un d'autre l'a récupéré et l'a revendu direct. Moi, je ne les paye pas pour ça." Surtout que les dotations varient : côté caennais ou nancéien, chaque joueur en reçoit cinq pour la saison. Une fois le quota atteint, une nouvelle tunique est facturée à un prix salarial qui oscille entre 10 et 30 % du prix de vente selon les clubs. À Guingamp, par exemple, c'est différent : chaque tenue donnée est retenue sur salaire.

Seulement, sur Vinted ou Leboncoin, les acteurs interrogés assurent que les pièces mises en vente ne proviennent pas nécessairement du joueur en personne. Mais alors, qui sont ces mystérieux revendeurs ? Simples opportunistes pour certains, intermédiaires véreux pour d'autres... Si le tabou règne encore, c'est que les impliqués sont parfois issus de l'entourage ou tout simplement des salariés de clubs. "Aujourd'hui, beaucoup d'intendants en récupèrent et les revendent à prix

d'or. Dans certains clubs, ils se font un deuxième salaire", assure de son côté Benjamin, bibeloteur actif et bien renseigné sur la question. "On a toujours des sollicitations, oui", confirme Henri Émile, l'historique intendant des Bleus de 1984 à 2004, puis de 2010 à 2012.

Des enchères en ligne certifiées

Lassés de voir ce marché souterrain proliférer, de plus en plus de clubs tentent d'en devenir acteurs. Une possibilité que leur offre la plateforme de vente aux enchères MatchWornShirt. Le site néerlandais, mondialement référencé et déjà largement implanté en France, propose les tuniques portées (et presque toujours signées) des joueurs d'un club, remplaçants compris, après chaque rencontre. Inutile dès lors d'attendre désespérément le maillot de son idole en vociférant depuis les tribunes. "Nous avons des partenariats adaptés à chaque club", explique Bob Zonderwijk, le PDG. "Par exemple, avec le PSG ou l'OM, cela concerne toutes les rencontres de la saison. Pour d'autres, comme Nantes ou Toulouse, nous nous concentrons sur certains matches clés". Traduction : les grosses affiches. Niveau business, les clubs s'entendent généralement sur un minimum garanti que doit leur verser la plateforme et touchent ensuite une commission sur la plus-value, constamment supérieure à 50 %. Et tout le monde est gagnant. ●

Une tunique rennaise de Doué, dédicacée par le joueur, s'affiche à 2550 euros sur un site de revente



BALLON D'OR

Sur les traces de...



GRAND FRÈRE DU NORD

Coach adjoint au Danemark au FC Nordsjælland, Michael Essien, ancien milieu de l'OL et de Chelsea, classé en 2005 et 2007, œuvre à l'intégration de jeunes joueurs venus notamment d'Afrique.

Par Jeremy Docteur, à Farum (Danemark). Photos Sébastien Leban/L'Équipe



“Je ne l'ai jamais vu de mauvaise humeur”, glisse un salarié du

FC Nordsjælland. En pleine séance d'entraînement sur le synthétique du Right to Dream Stadium, Michael Essien effectivement se marre. Le soleil a pointé le bout de son nez, atténuant le froid polaire qu'il fait à Farum, petite ville à vingt bornes au nord-ouest de Copenhague. L'ancien milieu fait partie du staff de l'équipe première depuis plus de quatre ans. Toujours un ballon au pied, il échange avec ses collègues, titille les joueurs. Dès qu'il s'approche du but, on se demande s'il ne va pas transpercer les filets d'une frappe surpuissante dont il avait le secret. Mais le

Ghanéen de 42 ans est bien trop zen dans ce havre de paix. “Ma vie n'a pas tant changé, même à Londres, je vivais dans le Surrey, loin du centre. Je ne suis pas un gars de la ville. J'ai grandi dans une petite localité avant d'aller à Accra. J'aime mon intimité.” La plupart de ses réponses sont ponctuées de rires. “Sourire fait partie de ma nature, de mon éducation. Je suis quelqu'un de positif, j'essaie toujours de voir le meilleur de chaque situation.”

Un pont entre l'Afrique et l'Europe

Que fait-il dans ce club qui appartient à l'académie Right to Dream depuis 2016, elle-même rachetée en 2021 par le con-

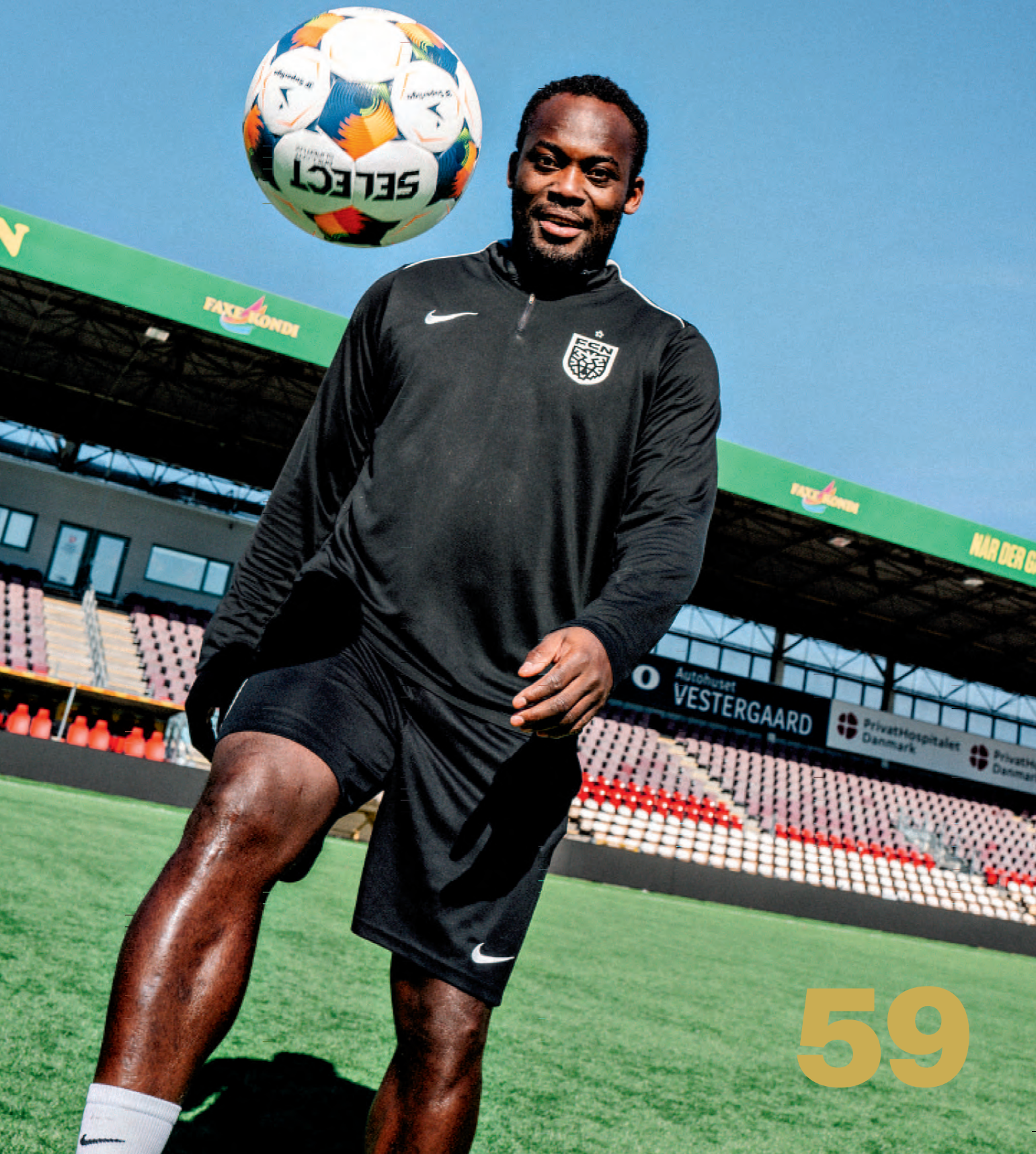
sortium égyptien Mansour Group ? Rembobinons. Au début du siècle, Tom Vernon, proche de Michael Essien et ancien scout de Manchester United, a fondé cette entité au Ghana. Le but était ensuite de trouver un point de chute en Europe pour les talents africains. L'écurie danoise, dont sont issus Mikkel Damsgaard (Brentford), Patrick Dorgu (Manchester United) ou Andreas Schjelderup (Benfica), a toujours eu ce savoir-faire en matière de formation.

De ce mariage ont profité des jeunes de Côte d'Ivoire, du Burkina Faso ou du Ghana comme Mohammed Kudus (West Ham), Kamaldeen Sulemana (Atalanta), Ernest Nuamah (Lyon), Simon Adingra ●●●

PALLON D'OR
Michael Essien



Sur le terrain
synthétique de Farum,
à vingt kilomètres
au nord-ouest
de Copenhague,
le Ghanéen de 42 ans
prouve qu'il n'a rien
perdu de ses
qualités balle au pied.



59



BALLON D'OR

Sur les traces de...



À Bastia (en haut, à gauche), Michael Essien a découvert le football européen en 2000. Très vite, il a suscité les convoitises des grosses équipes françaises et anglaises. Et c'est à Lyon, de 2003 à 2005, que le milieu ghanéen a conquis ses premiers titres, avec Grégory Coupet (à gauche) et Sylvain Wiltord (ci-dessus). Une réussite qui lui a permis de rejoindre le Chelsea de José Mourinho (page de droite) dans un Championnat où ses qualités athlétiques ont fait merveille.



“Je voulais transmettre, mais je ne veux pas être coach principal”

♦♦♦ (Brighton). Mais le travail du directeur technique, Flemming Pederson, ne se limite pas au Danemark : Right to Dream possède un club au Ghana, un autre en Égypte et le San Diego FC, dernière franchise de MLS.

C'est là, après sa carrière en 2020, qu'intervient Michael Essien, contacté à la fin de son aventure de joueur au Sabail FK en Azerbaïdjan. Bardé de sa licence UEFA A, il assiste le staff pro et s'occupe de séances individuelles. “Je voulais être autour du terrain pour transmettre, mais je ne veux pas être coach principal ! Je n'ai pas besoin de ce stress, je suis trop calme pour ça. Joueur, tu ne sais pas ce qui se passe avant d'arriver. Je comprends maintenant pourquoi les coaches s'agacent quand certains font n'importe quoi. C'est beaucoup de travail, d'organisation.”

Une grosse partie du job vient de l'accompagnement hors terrain. Quand un jeune débarque d'Afrique, “l'ancien” le

prend sous son aile. “Le foot, ça va vite, ils ont besoin d'aide pour appréhender les prochaines étapes. Je veux être quelqu'un à qui ils peuvent parler, comme un grand frère. Ils peuvent m'appeler n'importe quand. Parfois, ils viennent à la maison, on cuisine, on met de la musique, on s'amuse. L'environnement est sain, tout le monde est là pour s'assurer qu'ils se sentent protégés et en confiance.”

L'accompagnement des jeunes

Dans ce modèle de multipropriété rare, les méthodes et la philosophie se veulent similaires des plus jeunes à l'équipe première, pour faciliter l'intégration. “Tu maîtrises très tôt le style de jeu des pros. Les aînés inspirent ceux qui arrivent, ça crée un cercle vertueux et des opportunités au haut niveau.” Dans le projet de l'écurie la plus jeune de Superliga (D1 danoise) autour du ballon rond, Michael Essien insiste aussi sur l'éducation et la scolarité.

“C'est un accompagnement dans la vie. C'est primordial : certains ne feront pas carrière, mais il y a d'autres chemins, comme des bourses universitaires aux États-Unis, des cursus académiques.” Autour du complexe sportif de Farum, ancien hôtel réaménagé, se trouvent une quarantaine

Le classement de 2005

1. Ronaldinho (BRE, FC Barcelone), 225 points
2. Frank Lampard (ANG, Chelsea), 148 pts
3. Steven Gerrard (ANG, Liverpool), 142 pts
4. Thierry Henry (FRA, Arsenal), 41 pts
5. Andreï Chevtchenko (UKR, AC Milan), 33 pts
6. Paolo Maldini (ITA, AC Milan), 23 pts
7. Adriano (BRE, Inter Milan), 22 pts
8. Zlatan Ibrahimovic (SUE, Juventus), 21 pts
9. Kaká (BRE, AC Milan), 19 pts
10. Samuel Eto'o (CAM, FC Barcelone), 18 pts
- John Terry (ANG, Chelsea), 18 pts
12. Juninho (BRE, Lyon), 15 pts
13. Claude Makelele (FRA, Chelsea), 8 pts
14. Michael Ballack (ALL, Bayern), 7 pts
- Didier Drogba (CIV, Chelsea), 7 pts
- Petr Cech (RTC, Chelsea), 7 pts
- Juan Roman Riquelme (ARG, Villarreal), 7 pts
18. Zinédine Zidane (FRA, Real Madrid), 5 pts
19. Gianluigi Buffon (ITA, Juventus), 4 pts
20. Cristiano Ronaldo (POR, Man United), 3 pts
- Jamie Carragher (ANG, Liverpool), 3 pts
22. Michael Essien (GHA, Lyon et Chelsea), 2 pts
23. Luis Garcia (ESP, Liverpool), 1 pt
- Pavel Nedved (RTC, Juventus), 1 pt



de chambres, une salle de sport, du personnel d'encadrement, des professeurs... "J'ai joué pour les plus grands clubs, je me suis trouvé dans des environnements où il fallait performer pour survivre. Ici, c'est du développement. Je suis très fier d'en faire partie."

Son après-carrière est peut-être aussi un miroir de son propre parcours, lui qui est arrivé à 18 ans en France. "Je donne des conseils, on me pose des questions. Ils m'écoutent et sont sérieux. Mais on doit s'adapter à la nouvelle génération. La nôtre était différente, c'était dur. Il faut faire attention au choix des mots. À l'époque, les coaches pouvaient dire n'importe quoi, il fallait l'intégrer. La vie change, on

"En 2000, j'aurais pu aller à Man United, mais, faute de permis de travail, j'ai rejoint Bastia"

apprend, c'est une des parties les plus difficiles pour moi. On essaie d'expliquer à des jeunes qui voudraient sauter de 1 à 5 qu'il y a une route à emprunter." Il y a plus de deux décennies, en 2000, "j'aurais pu aller à Manchester United, mais je n'ai pas eu de permis de travail, j'ai donc rejoint Bastia" sous la houlette de Frédéric Antonetti. "Après l'entraînement, je suivais des cours. J'ai voulu rester au centre de formation, même si je m'entraînais avec les A. Mon colocataire, qui venait du Ghana, et les autres jeunes parlaient français. En cinq mois, je comprenais bien la langue."

Le différend avec coach Vahid

Comme les talents de Right of Dream, son rêve était de conquérir l'Europe. Avec Antonetti, puis Robert Nouzaret et Gérard Gili, il se fait un nom en Ligue 1 et, cette fois, c'est Gérard Houllier à Liverpool qui est intéressé en 2002. "Les règles étaient les mêmes : je manquais de minutes en sélection. Certains veulent aller vite dans des grands clubs pour voir leur nom marqué, mais ils ne jouent pas vraiment. Je souhaitais rester en France."

Ses transferts, de véritables "sagas", il les raconte avec toujours autant d'amusement. Après la Corse, deux options : Paris

ou Lyon. "J'ai parlé à Paul Le Guen (*coach de l'OL, de 2002 à 2005*). Quelques jours plus tard, mes amis me félicitaient : « On a vu aux infos que tu allais signer au PSG. » Je ne comprenais pas." À son retour de vacances, une réunion est organisée avec les dirigeants corses. "Je ne voulais pas aller à Paris, j'étais prêt à le leur dire. Je n'étais pas pressé : c'était Lyon ou je restais. Francis Graille, le président du PSG, est venu me voir. Il était très gentil, on a déjeuné, mais ça ne changeait rien à ma position."

En cause, un sérieux passif avec Vahid Halilhodzic, coach du PSG de 2003 à 2005. "J'ai dit au président que s'il changeait d'entraîneur, je pourrais peut-être l'envisager. Pourquoi ? Avant d'aller à Bastia, j'ai fait un essai à Lille. Je m'entraînais à part avec deux Brésiliens, mais jamais avec l'équipe des jeunes. Quelques jours après, j'ai appelé mon agent pour comprendre, puis j'ai décidé de rentrer. Vahid lui avait dit que des joueurs comme moi, il en avait vingt. Ne me dis pas que trois ans plus tard, tu me veux dans ton équipe..."

Pour sa deuxième saison à l'OL en 2004-2005, Michael Essien est désigné meilleur joueur de Ligue 1. Une distinction qui suscite un nouvel intérêt de la part ●●●



BALLON D'OR

Sur les traces de...



... des clubs anglais. "On faisait un barbecue chez Florent Malouda. Didier Drogba l'a appelé, José Mourinho voulait mon numéro. On a commencé à parler, il était intéressé. Et quelques semaines après, c'était partout dans les journaux..." Ironie



Michael Essien

42 ans. Né le 3 décembre 1982, à Accra (Ghana).
1,78 m. Milieu. International ghanéen
(59 sélections, 9 buts).

Parcours de joueur

Liberty Professionals (Ghana, 1998-1999), Bastia (2000-2003), Lyon (2003-2005), Chelsea (2005-2012) puis juin 2013-janvier 2014), Real Madrid (2012-2013), AC Milan (janvier 2014-2015), Panathinaïkos (2015-2016), Persib (Indonésie, mars 2017-mars 2018), FK Sabail (Azerbaïdjan, mars 2019-2020).

Palmarès de joueur

Ligue des champions 2012 ; Championnat de France 2004 et 2005 ; Championnat d'Angleterre 2006 et 2010 ; Coupe d'Angleterre 2007, 2009 et 2012 ; Coupe de la Ligue anglaise 2007 ; Trophée des champions 2004 et 2005 ; Community Shield 2010.

Parcours d'entraîneur

FC Nordsjælland (adjoint, depuis 2020).



Longtemps, la Ligue des champions s'est refusée à l'international ghanéen. Avec Lyon (à gauche), il n'a jamais dépassé les quarts de finale, victime d'une erreur d'arbitrage flagrante contre le PSV Eindhoven en 2005. Sous le maillot de Chelsea, il lui a fallu deux demi-finales en 2007 et 2009 et une finale perdue en 2008 pour enfin brandir avec son compère Florent Malouda la coupe aux grandes oreilles en 2012.



de l'histoire, Gérard Houllier avait été nommé entretemps coach de l'OL. "Il m'avait dit qu'il était content de bosser enfin avec moi. Il était triste que je puisse partir mais il savait à quel point jouer en Premier League me rendrait heureux. Il essayait d'arranger les choses des deux côtés..."

Le président Jean-Michel Aulas n'en démord pas : un gros chèque ou rien. "Il ne changeait pas de ligne. José Mourinho m'envoyait des messages pour me dire que ce n'était pas facile." Pendant toute la présaison, c'est une petite tempête que le Ghanéen traverse. Les Blues, eux, n'ont jamais lâché dans un contexte où Roman Abramovich, arrivé en 2003, ne regarde pas à la dépense. "Le directeur sportif, Peter Kenyon, a emménagé dans le sud de la France pour s'assurer que le deal se fasse, il faisait des allers-retours à Lyon tout l'été. C'était un transfert fou."

Juninho, Diarra et lui : trio magique

À 22 ans, avec deux titres de champion de France dans la besace, il quitte un trio, avec Juninho et Mahamadou Diarra, qui a marqué les esprits. "Tu pouvais aller à la guerre avec ces mecs-là. Edmilson, Claudio Caçapa, le policier Cris ! Peguy (Luyindula) devant, Sidney Govou, Sylvain Wil-

tord... Des joueurs fabuleux. Quand Malouda organisait un barbecue, on y allait tous, il y avait une connexion si puissante." De quoi parier une Rolex avec son agent que l'OL serait titré en 2004 même si Monaco possédait dix points d'avance. Seul regret, la Ligue des champions. À chaque fois, les Rhodaniens atteignent les quarts. En 2005, ils balaient le Werder (3-0, 7-2) mais s'inclinent aux tirs au but contre le PSV Eindhoven (1-1, 1-1, 2-4 aux t.a.b.). "Si certai-

"Edmilson, Caçapa, Cris, Peguy (Luyindula), Govou, Wiltord... Tu pouvais aller à la guerre avec ces mecs-là!"

nes décisions étaient allées dans notre sens, on aurait pu aller bien plus loin. Bien sûr qu'il y avait penalty sur Nilmar (*fauché par le portier Heurelho Gomes à la 100^e minute*) ! En tout cas, je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais j'adorais ce mec, il faisait des choses extraordinaires." Cette année-là, le milieu est classé vingt-deuxième au Ballon d'Or, la première de ses deux nominations (24^e en 2007).

Devoir vivre avec des décisions litigieuses, l'ex-milieu en a fait à nouveau l'amère expérience le 6 mai 2009, contre le Barça,

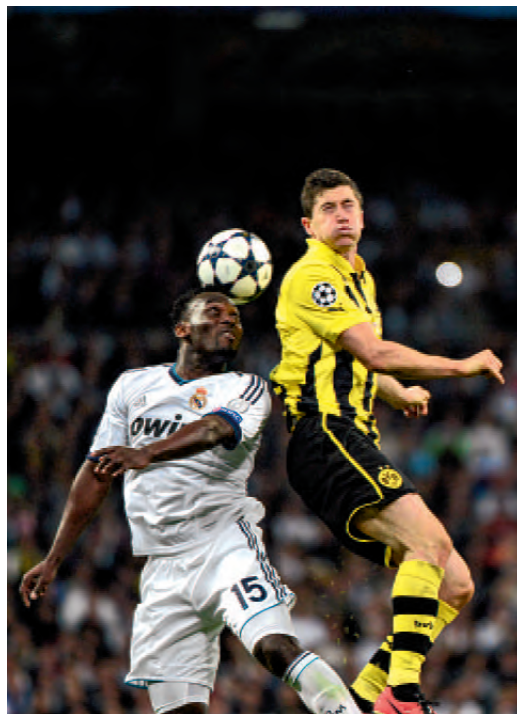
en demies de C1 (1-1 ; 0-0 à l'aller). C'est le fameux "Fucking Disgrace" de Didier Drogba à propos de l'arbitre Tom Henning Øvrebø. La magistrale reprise de volée d'Essien aurait pu qualifier Chelsea, avant qu'Andrés Iniesta n'égalise en toute fin de partie. "Je ne veux pas utiliser le mot triche, mais ce qu'il s'est passé n'aurait jamais dû se produire. Pendant tout le match, plusieurs situations étaient si évidentes, tu ne peux pas les ignorer, même

sans VAR. On était très agacés, les gens n'arrêtaient pas d'en parler mais on ne pouvait rien faire." Trois ans plus tard, après deux échecs dans le dernier carré (2007, 2009) et en finale (2008), il remporte enfin la Ligue des champions (face au Bayern, 1-1, 4-3 aux t.a.b.).

Un aboutissement pour le natif d'Accra, en dépit d'un temps de jeu moindre, en raison d'une post-blessure à un genou. "J'avais joué cent vingt minutes contre Naples au retour en 8^{es} (4-1 a.p.), j'étais apte. Parfois c'est injuste, tu ne com-



Durant la saison 2012-2013, ci-dessous lors de la demi-finale de Ligue des champions perdue contre le Borussia Dortmund de Robert Lewandowski, Michael Essien retrouve José Mourinho au Real Madrid. Un technicien qui a marqué le désormais coach adjoint du FC Nordsjælland.



... prends pas, tu dois juste l'accepter et ne pas le prendre personnellement." Si sa relation avec Roberto Di Matteo était imparfaite l'année du sacre en C1, celui qui endosse le rôle de mentor des jeunes de Right of Dream a connu une alchimie avec un autre entraîneur, José Mourinho, "papa", dans un vestiaire de "gros ego" à Chelsea. "Les gens croient qu'il est dur. C'est l'une des plus belles personnes que je connaisse. Il bosse en comprenant parfaitement l'humain, il tire le meilleur de ses joueurs, avec les bons mots. C'est difficile parfois, mais ce n'est pas contre toi. C'est pour te pousser à lui montrer ce que tu vauds." Le Portugais se mue en protecteur, comme après un tackle violent sur Dietmar Hamann de Liverpool, qui lui coûte deux matches de suspension en 2005. "À partir de là, sur chaque duel, je prenais un jaune. Il m'a dit : «Ne change pas, je t'ai recruté pour ça et je te défendrai toujours.»"

Des années après, Mourinho va œuvrer pour le recruter au Real Madrid en prêt. "On est à Monaco, le matin de la Supercoupe d'Europe (2012, 4-1 pour l'Atlético de Madrid). Mon téléphone n'arrête pas de sonner. À un moment, je vois l'indicatif de l'Espagne. Et là, j'entends la voix de José... J'ai explosé de rire." Il propose à son

ancien joueur de remplacer Lassana Diarra. Le temps presse en ce dernier jour de mercato. "On fait la causerie, on quitte l'hôtel et mon agent m'exhorte à descendre du bus. J'ai hurlé : «Arrêtez tout !» Tous mes coéquipiers m'ont lancé : «Qu'est-ce qu'il t'arrive ?»" La paperasse bouclée en vitesse, le au revoir aux coéquipiers, au staff, et direction Madrid pour la visite médicale. "Pendant plusieurs semaines, j'ai vécu avec mes chaussures, mes protège-tibias, un t-shirt, un jean et mon survêtement de Chelsea. Je n'ai pas eu le temps de faire une valise !"

Le regret de la Coupe du monde 2010

Malgré un vestiaire bien garni, dont beaucoup de noms déjà côtoyés – Karim Benzema à l'OL, Luka Modric, Cristiano Ronaldo ou Xabi Alonso sur les pelouses anglaises – les Merengues terminent dauphins du Barça, s'inclinent en finale de Coupe contre l'Atlético (1-2 a.p.) et en demi-finales de C1 contre Dortmund (1-4, 2-0). Qu'importe, "c'était une belle expérience" dans le club le plus titré au monde. La suite, un retour express à Chelsea où il retrouve – suspense – Mourinho, pour ensuite filer à l'AC Milan, qui n'a plus son lustre d'antan. Ce n'était pas l'essentiel. "Je

"Mourinho, est l'une des plus belles personnes que je connaisse"

voulais surtout être avec mon frère Sulley Muntari. On se connaît depuis qu'on a 15 ans, on s'était toujours dit qu'on jouerait un jour ensemble en Europe." Comme un clin d'œil à son histoire contrariée, lui qui aurait tant aimé vivre avec son copain l'aventure avec le Ghana jusqu'en quarts de finale du Mondial 2010 en Afrique du Sud.

Une blessure en a décidé autrement. "J'étais très triste de le rater car c'était le premier en Afrique, mais j'étais heureux et fier qu'on soit bons. J'ai joué deux Coupes du monde (2006 et 2014) et j'ai eu la chance de participer à la première du pays en 2006." Désormais, toute son énergie se concentre sur l'influence qu'il peut avoir sur les pépites africaines de Nordsjælland. "Ça fait déjà quatre ans, je ne savais pas que je resterais si longtemps, alors je profite juste..." Et c'est bien sûr dans un éclat de rire qu'il nous serre la main et s'en va. Pour quelqu'un qui "n'aime pas parler du passé", c'était sympa. ■ J. Doc.



Nom Diaz
Prénom Danilo
Âge 57 ans
Pays Chili

Médias Radio ADN (mais aussi TNT Sports, Tribuna Andes, En Cancha, El Mercurio)
Club préféré Deportes Antofagasta (D2 chilienne)

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 17
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 12/17

"UN CAUCHEMAR DE VOIR LE CHILI DERNIER"

"C'est un cauchemar de voir le Chili dernier des qualifications de la zone Amsud pour la Coupe du monde 2026. J'ai couvert les éliminatoires pour le Mondial 2002, achevées à la dernière place, mais la campagne en cours est encore pire. Pour une raison simple: désormais, six équipes sur dix se qualifient et la septième passe par les barrages (4 + 1, à l'époque). Il était presque impossible d'être éliminé, mais on y est arrivés (à deux matches de la fin, la Roja est devancée par la Bolivie et le Pérou et compte huit points de retard sur le Venezuela, barragiste).

C'est une crise pour une sélection qui a remporté la Copa America en 2015 et en 2017, huitième-finaliste du Mondial en 2010 en Afrique du Sud et en 2014 au Brésil. Avec, en point d'orgue, une victoire contre l'Espagne au Maracana (2-0, en phase de groupes), grâce à l'excellente génération emmenée par Alexis Sanchez, Arturo Vidal, Claudio Bravo ou encore Gary Medel. Mais c'est Marcelo Bielsa (2007-2011) qui a détecté ces talents puis les a promus. Après son départ, le milieu du foot et les médias chiliens ont cru que ce cycle durerait éternellement. Les cadres ont vieilli et ceux qui sont arrivés n'étaient pas au niveau.

L'Argentin Ricardo Gareca est perçu comme un sélectionneur qui a échoué, rétrograde et déconnecté de la réalité. Mais il y a une crise plus haut encore. Les dirigeants de la Fédération n'ont pas les compétences pour gérer une structure de haut niveau. La preuve, de nombreux clubs ont cessé de former des joueurs. Le foot ne peut pas non plus échapper aux difficultés du pays. Durant les vingt ans qui ont suivi le retour de la démocratie (fin de la dictature

de Pinochet en 1990), le Chili a connu une croissance remarquable. Puis de graves soucis économiques.

Nos jeunes ont plus de mal à s'approcher du monde pro puisqu'ils viennent des régions les plus pauvres, à une époque où la criminalité augmente, où l'édu-

cation et la famille perdent en influence. Pour autant, la sélection enthousiasme toujours la population. Les audiences télé sont les plus élevées de l'année lorsque la Roja joue. Et on accueille le Mondial des moins de 20 ans cette année (27 septembre-19 octobre), ce qui va générer un climat positif. Le défenseur Ivan Roman (19 ans), transféré à l'Atlético Mineiro en février, est l'un des espoirs. Je crois qu'avec une direction technique qui rompt avec le passé, nous redeviendrons une équipe respectée." ◆ Théo Troude

"Le foot ne peut pas échapper aux difficultés du pays"





BALLON D'OR

Pas trop cliché



CALME MARCEL...

Ce 26 mai 1994, Marcel Desailly est encore un petit nouveau dans le groupe France. Le néo-Milanais, seulement six sélections au compteur, a connu la funeste soirée du 17 novembre 1993 contre la Bulgarie (1-2) où s'écroulait le rêve américain des Tricolores. Afin de se reconstruire, le sélectionneur Aimé Jacquet et les Bleus ont pris la direction du Japon pour disputer la Kirin Cup. Dans le car, avant l'entrée en lice contre l'Australie à Kobe (1-0), Marcel, comme à son habitude, semble imperméable à la pression. Celui qui vient de gagner deux Ligues des champions avec l'OM en 1993 puis avec l'AC Milan, inaugure lors de ce tournoi amical son association en charnière avec Laurent Blanc. Un duo qui fera les beaux jours de l'équipe de France avec à la clé le titre mondial en 1998 et européen en 2000. Dixième au Ballon d'Or 1998, où figurent sept Français dans le classement, Desailly obtiendra sa meilleure place en 1996 (8^e).

66



L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**



**VOUS N'OSEZ PAS
LEVER LES BRAS ?**
CHANGEZ DE DÉODORANT

Crédit photographique : Louis Lepron, 921 077 160 R.C.S. Nanterre

SENTIR BON, POUR DE BON
PARFUM LONGUE DURÉE - 48H D'EFFICACITÉ

